

# De la Terre à la terre

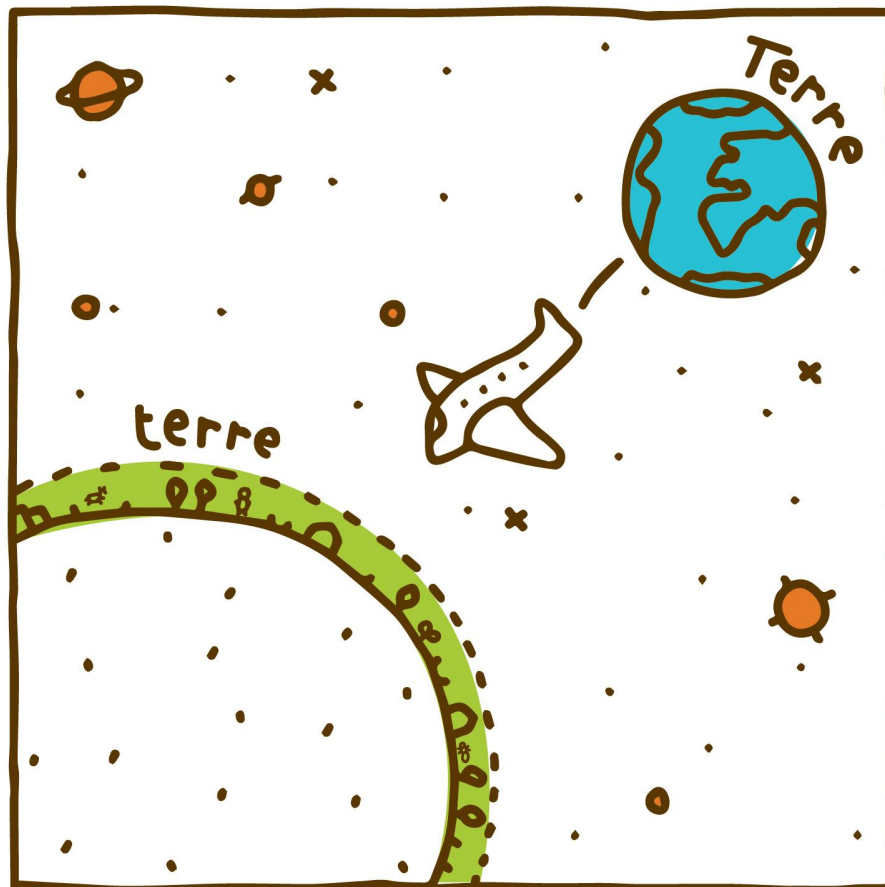
Atterrir parmi les vivants dans une fine peau  
d'orange

---

Michael Damman, Quentin Libouton & Daniel Cauchy

Etude - Devenir terrestres n°1

Septembre 2022



## Table des matières

<b>1. Contexte</b>	<b>4</b>
<b>2. Introduction</b>	<b>5</b>
2.1. Atterrir	5
2.2. Toujours en recherche	5
2.3. Des citations pour aller plus loin	5
<b>3. Anthropocène ?</b>	<b>6</b>
<b>3.1. Comment nommer notre situation ?</b>	<b>6</b>
<b>3.2. Pourquoi pas Capitalocène ?</b>	<b>8</b>
<b>3.3. "Modernocène" ou progressoscène ?</b>	<b>9</b>
<b>4. Se libérer de la modernité et du progrès ?</b>	<b>10</b>
<b>4.1. Changer de lunettes ?</b>	<b>10</b>
4.1.1. Voir ce que nous font voir nos lunettes ?	10
4.1.2. Ce que les lunettes des Achuar leur font faire...	11
4.1.3. Naturalisme = hors sol ?	14
4.1.4. Croyances et représentations :	17
4.1.5. Âge de pierre, âge d'abondance ?	18
<b>4.2. Changer de lunettes : vers le terrestre</b>	<b>20</b>
<b>5. Métamorphose des territoires</b>	<b>25</b>
<b>5.1. Mince je dépends de la planète</b>	<b>25</b>
5.2. Territoires de subsistance	27
<b>5.3. Ne pas se faire écraser par sa liste d'appartenance</b>	<b>31</b>
<b>6. Une puissance d'agir plus qu'humaine ?</b>	<b>32</b>
<b>6.1. Les autres qu'humain.e.s se mettent à "parler"</b>	<b>32</b>
6.2. La réanimation du décor	36
<b>6.3. Le réveil de Gaia</b>	<b>38</b>
<b>7. La zone critique</b>	<b>40</b>
7.1. Et si je vivais dans une peau d'orange ?	40
7.2. Vers un système d'engendrement	42
<b>8. Tisser de nouvelles alliances</b>	<b>45</b>
<b>8.1. Une boussole qui me peuple et active ma puissance d'agir</b>	<b>45</b>
<b>8.2. Sortir des dualismes vers des controverses</b>	<b>48</b>
<b>8.3. Une diplomatie des relations</b>	<b>50</b>
<b>9. Une redéfinition de la politique</b>	<b>53</b>

<b>9.1. Pourquoi de multiples expériences ?</b>	<b>53</b>
<b>9.2. De terrestre à terrestre : vers d'autres classes.</b>	<b>56</b>
<b>9.3. D'autres manières de faire politique</b>	<b>59</b>
9.3.1. Mettre en scène des expérimentations terrestres	60
9.3.2. Un politique animique ?	62
9.3.3. L'agone	63
9.3.4. Vers une personnification d'un fleuve	64
<b>10. Conclusion</b>	<b>66</b>
<b>11. Remerciements</b>	<b>68</b>
<b>12. Bibliographie</b>	<b>69</b>

*Le RCR<sup>2</sup> est particulièrement sensible aux questions de genre et aux discriminations qui y sont liées. Cependant, parce que l'écriture inclusive comporte ses propres limites, nous assumons de rester en expérimentation sur la manière de gérer au mieux cet aspect. C'est pourquoi, tous nos documents ne sont pas édités en écriture inclusive. Nous sommes à l'écoute des personnes que cela pourrait interpeller.*

# 1. Contexte

Quelque part en 2019, de façon d'abord informelle, germe le noyau dur d'un groupe<sup>1</sup> inspiré par des ouvrages comme "Où atterrir ?"<sup>2</sup>, "Où suis-je", "Face à Gaïa", etc. de Bruno Latour<sup>3</sup>. Ingénieur.e.s, facilitateur.rice.s, anthropologues, animateur.rice.s, formateur.rice.s, créateur.rice.s d'outils pédagogiques, ce groupe aux compétences variées cherche à stimuler un nouveau genre de réflexions collectives. Travailler les problématiques écologiques que pose notre mode de vie, mais de façon plus intime et plus concrète : reprendre conscience de nos conditions d'existence, de celles des êtres dont nous dépendons, pour cesser de scier la branche sur laquelle nous sommes assis et restaurer les conditions d'habitabilité de la planète... et en permettant à chacune et chacun de trouver ses concernements, ses affects.

En 2020, le premier confinement fera figure de rampe de lancement : réunions virtuelles, expérimentations en ligne, le collectif, qui chemin faisant nommera sa démarche "terrestre", va inventer des outils et documenter les réflexions qu'elles suscitent.

En 2021, le Réseau des Consommateurs Responsables - dont certain.e.s membres sont à la source de la démarche - y voit un nouvel axe de conscientisation et de mobilisation pouvant stimuler de nouvelles formes d'implications citoyennes. Ces nouvelles manières de réfléchir à nos modes de vie imprègnent si profondément l'association qu'en décembre 2021, elle change de nom. Le RCR devient RCR<sup>2</sup> - Réseau de Collectifs en Recherche de Résilience - en intégrant la démarche "terrestre".

Cette étude est un des cheminements fruit des plus de 50 expérimentations terrestres<sup>4</sup> réalisées au long de ces trois dernières années.

---

<sup>1</sup> Composé de citoyen.ne.s indépendant.e.s mais aussi de membres du RCR, de Rencontre des Continents, d'Itéco, de la Maison du Développement Durable et du SCI-Belgium.

<sup>2</sup> Éditions La découverte, 2017.

<sup>3</sup> [Sociologue et philosophe des sciences](#) qui nous a beaucoup inspiré.

<sup>4</sup> Nous avons réalisé des ateliers en visioconférence et en présentiel où nous avons animé les ateliers proposés dans le document: *Guide d'animation pour des ateliers terrestres*.

## 2. Introduction

### 2.1. Atterrir

Comme le sous-titre de cette étude l'indique, ce qu'on vous propose ici, c'est d'achever un voyage. Un voyage dont le décollage a eu lieu sur le seul vaisseau que la plupart d'entre nous ne pourront jamais emprunter : la Terre.

Concrètement, il s'agira de vous proposer quelques repères sur les crises écologiques en cours et - Quoi ?!! Déjà entendu ? Trop dégoûté.e ? Ne partez pas car - après une introduction cauchemardesque mais brève, lucidité oblige - au lieu de vous laisser rester un.e lointain.e et impuissant.e spectateur.rice de tout ça, on va vous proposer des balises pour se réapproprier la situation d'une manière qu'on espère inspirante pour... Atterrir sur la terre !

Atterrir sur la terre ? Oui. Car pour vous raconter tout ça, nous avons choisi de nous inspirer de *la métaphore de l'avion*<sup>5</sup> de Bruno Latour (expliquée au point 5). Hop, hop, hop ! Attachez vos ceintures, car vous allez voir, sans le savoir, ça fait déjà un moment que vous avez décollé !

### 2.2. Toujours en recherche

L'étude suivante se veut au service de collectifs en recherche de résilience. Elle est composée de textes vivants, car en lien avec nos expérimentations, nos recherches et nos approfondissements, toujours en cours. Cette étude est donc une première tentative d'assembler ce qui nous semblait important à partager autour de la "pensée terrestre" que l'on pourrait résumer par l'intention d'inventer des modes de vie restaurant les conditions d'habitabilité de la planète ou plutôt de "Gaïa" comme nous le verrons plus loin. Nous ne doutons pas que ce document continuera à évoluer pas à pas.

### 2.3. Des citations pour aller plus loin

Vous constaterez au fur et à mesure de votre lecture que nous avons placé de nombreuses citations entre deux lignes. Elles ont pour objectifs de venir nourrir le texte, mais ne sont pas nécessaires à sa compréhension. Elles sont en quelque sorte des occasions "d'aller plus loin". Les citations nécessaires à la compréhension du texte sont placées dans le texte, entre guillemets et en italique.

---

<sup>5</sup> Issue de l'ouvrage "[Où atterrir ?](#)" Opcit.

### 3. Anthropocène ?

---

*« (...) l'Anthropocène est à la fois le nom d'un changement géologique, mais aussi l'occasion de tourner notre regard vers le monde où l'on vit et celui dont on vit, de commencer à l'explorer alors que nous avons appris à l'ignorer. »*

**Philippe Pignarre**

---

#### 3.1. Comment nommer notre situation ?

Quand on essaye de faire l'inventaire de ce qui ne tourne plus rond dans notre environnement, on a aujourd'hui l'embarras du choix. Le climat dérégulé et ses cavaliers de l'Apocalypse (canicules, incendies, inondations, tornades et sécheresses) sont les acteur.rice.s les plus célèbres du film catastrophe qui nous sert de réalité. Mais l'effondrement de la biodiversité, l'appauvrissement ou l'érosion des sols et d'autres acteurs moins souvent à l'écran n'ont rien à envier à ces stars de premier ordre.



À la suite de Donella et Dennis Meadows<sup>6</sup>, diver.e.s conférencier.e.s - comme Jean-Marc Jancovici, Arthur Keller ou Aurore Stéphant - arpentent sans relâche l'Occident pour

---

<sup>6</sup> [Les limites de la croissance, 1972.](#)

nous décrire avec brio la responsabilité manifeste et écrasante de l'Humanité<sup>7</sup> dans l'avènement de ce monde de moins en moins viable.

Au total, l'activité humaine menacerait au moins 9 limites planétaires<sup>8</sup>. Lors d'une conférence que nous organisons en novembre 2021, Arthur Keller, au terme d'un inventaire accablant et pour nous faire bien comprendre - dans sa langue d'ingénieur - la nature du problème, résumait la situation ainsi : *notre civilisation est un flux qui transforme la nature en déchets*<sup>9</sup>.



En tout cas, l'influence humaine sur Terre est désormais jugée si prépondérante par le consensus scientifique, qu'une bonne partie de celui-ci propose d'appeler désormais notre époque géologique **l'anthropocène**.

Malheureusement, vous avez dû le constater, cette nouvelle période de l'histoire, même si elle a érigé l'espèce humaine à un sommet de puissance, et bien, le commun des mortels, lui, ne vit pas ça ! Au contraire - en plus des crasses que les hommes peuvent se faire entre eux - ce commun des mortels a de nouvelles raisons de devoir migrer, de craindre pour sa vie, de voir l'œuvre de sa vie réduite en cendres en quelques heures... Et autres surprises négatives dont on se serait tou.te.s bien passé.

---

<sup>7</sup> L'humanité prise dans son ensemble évidemment. Il va de soi que certain.e.s catégories de personnes et d'Etats sont plus responsables que d'autres.

<sup>8</sup> <https://agence-lucie.com/limites-planetaires/>

<sup>9</sup> Ce constat est fait à 1h19'40 de la conférence [Crises systémiques et résilience territoriale par Arthur Keller \(1ère partie\)](#) qui eu lieu le 16/11/2021 à Namur. Pour celles et ceux que le développement menant à ce constat intéresse (ou les pistes de solution), la conférence est disponible gratuitement sur youtube sous l'intitulé mentionné ci-dessus.

Oui, le paradoxe de l'anthropocène est que cette époque a comme "réveillé la nature" qui, jusqu'il y a peu, semblait endormie et se laissait surexploiter dans une inerte tranquillité. Avant, l'exploitation d'un minerai via une carrière ne semblait polluer localement qu'une rivière, l'exploitation pétrolière en haute mer ne générait qu'une marée noire, etc. C'était notre action dans un décor inerte qui semblait se laisser faire. Maintenant, l'addition et la combinaison de l'envoi de millions de tonnes de CO<sup>2</sup> dans le ciel, de l'injection de produits chimiques dans le sol pour l'agriculture industrielle, l'emploi massif des plastiques, l'artificialisation et l'érosion des sols, la surexploitation des végétaux et des animaux, fait qu'on peut se prendre "en retour" des dômes de chaleur, des tornades, des inondations ou des feux couvrant plusieurs pays. L'activité humaine semble avoir transformé "la Nature" en une bête féroce. La Nature - traitée par notre civilisation comme un simple "décor" - est devenue une violente actrice. C'est un des aspects de ce que Bruno Latour - et d'autres - appellent : "le réveil de Gaïa". Nous y reviendrons.

### 3.2. Pourquoi pas Capitalocène ?

Mais revenons un instant au nom qu'on cherche à donner à nos malheurs : il faut signaler que le mot "Anthropocène" ne fait pas tout à fait consensus. D'autres appellations sont proposées, par exemple "Capitalocène". Cette nouvelle dénomination est intéressante dans la mesure où, au lieu de nous dire que le problème c'est l'Homme, en posant le capitalisme comme responsable, on nomme plutôt une manière d'organiser l'activité humaine.

Si on cherche à changer quelque chose, à apprivoiser cette "féroce nature réveillée" et bien au moins on a une piste : changer l'organisation de nos sociétés.

Mais valider ce nom - Capitalocène<sup>10</sup> - ce serait faire porter au seul capitalisme l'origine de l'exploitation de la nature comme une ressource de manière massive, méthodique et supposée illimitée.

Pourtant, pour ne citer qu'un exemple, entre 1917 et 1991, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, faut-il l'écrire, réputée anti-capitaliste, a mis en œuvre une démarche industrielle tout autant basée sur l'exploitation la plus massive possible de la Nature. Que ce soit par le Taylorisme<sup>11</sup> à l'Ouest ou par le Stakhanovisme<sup>12</sup> à l'Est, dans les deux cas, on construisit un maximum de voitures sur des chaînes de montage.

---

<sup>10</sup>Mot qui est lui-aussi concurrencé par d'autres appellations - intéressantes à leur manière - comme le phagocène (l'« Ère de la consommation ») ou l'« Anglocène » (l'« Ère des anglosaxons »), etc.

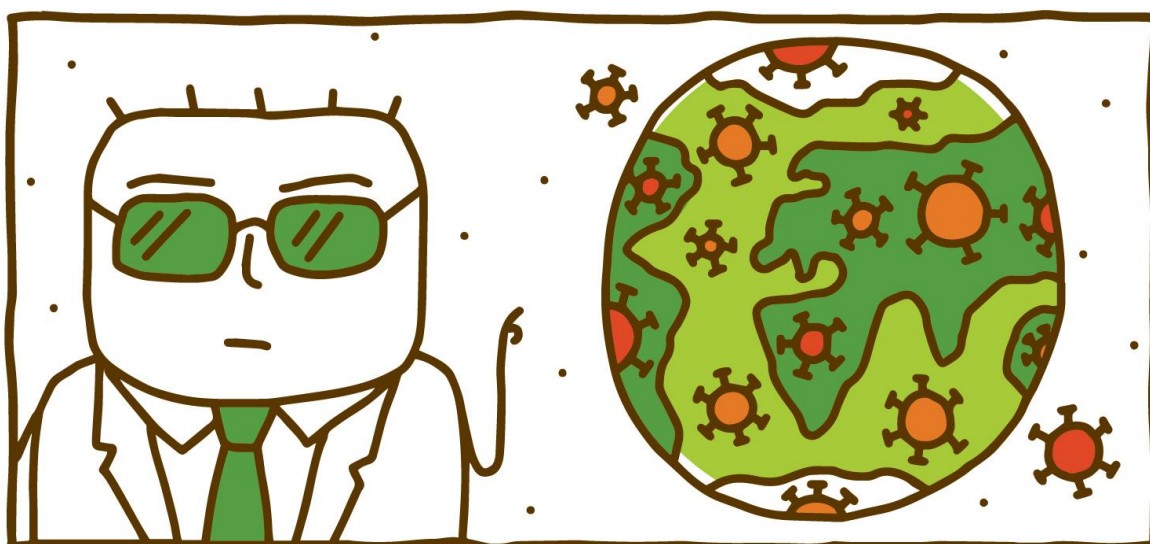
<sup>11</sup>[Organisation scientifique du travail proposée par Frédérick Winslow Taylor.](#)

<sup>12</sup>[Propagande soviétique faisant l'apologie du travailleur très productif, Aleksey Stakhanov.](#)



### 3.3. “Modernocène<sup>13</sup>” ou progressoscène ?

Alors, vraiment, est-ce que comme l’Agent Smith le propose dans *Matrix*<sup>14</sup>, l’Humanité pose problème en soi : *“Ce qui m’est apparu quand j’ai tenté de qualifier votre espèce, c’est que vous n’étiez pas réellement des mammifères. Tous les mammifères de cette planète ont contribué au développement naturel d’un équilibre avec le reste de l’environnement. Mais vous, les humains, vous êtes différents. Vous vous installez quelque part, et vous vous multipliez (...) jusqu’à ce que toutes vos ressources naturelles soient épuisées. Et votre seul espoir de réussir à survivre c’est de vous déplacer jusqu’à un autre endroit. Il y a d’autres organismes sur cette planète qui ont adopté cette méthode, (...) les virus.”*



Non, tout anthropologue qui se respecte pourrait vous expliquer que de nombreuses humanités - les Achuar d’Amazonie ou les Aborigènes d’Australie par exemple - à l’instar de la plupart des mammifères, ont réussi à prendre des places qui ne consomment pas à petit feu l’environnement duquel elles dépendent.

Qu’est-ce que ces humanités ont de particulier ? Et qu’est-ce qu’elles n’ont pas et que communistes et capitalistes ont en commun ? Entre autres choses, des promesses de modernité et de progrès. Des mots très familiers que nous vous proposons maintenant d’aller regarder d’un peu plus près...

<sup>13</sup> Néologisme (mot inventé) que nous proposons à notre tour pour analyser notre époque.

<sup>14</sup> [Film australo-américain sorti en 1999, écrit et réalisé par les Wachowski.](#)

## 4. Se libérer de la modernité et du progrès ?

---

*“On ne peut pas résoudre un problème avec le même mode de pensée que celui qui a généré le problème.”*

**Einstein**

---

### 4.1. Changer de lunettes ?

On vous a promis un voyage, voici venu le moment de vous dépayser un peu ! Pour essayer de porter un regard critique sur la modernité et le progrès, nous allons commencer par vous décrire les lunettes à travers lesquelles les Achuar d'Amazonie regardent le bout de monde qu'ils/elles habitent.

#### 4.1.1. Voir ce que nous font voir nos lunettes ?

Mais pour que vous ne trouviez pas ce voyage exotique inutile ou trop mystérieux, explicitons d'emblée le but : comme la citation d'Einstein le propose, il est des problèmes que l'on ne peut résoudre sans changer de lunettes. Or, changer de lunettes, autrement dit, de façon de “voir le monde”, ce n'est pas évident. Car on regarde tout avec nos lunettes : c'est notre logiciel pour voir, sentir, goûter et donner du sens ! On voit grâce à elles, mais du coup on ne les voit pas bien, car on n'a pas clairement conscience de les porter ! Une façon de regarder fait pourtant le focus sur certaines choses et en rend d'autres floues, ce qui nous pousse à faire des choses plutôt que d'autres !

Exemple facile, notre capacité à parler de la neige et de la glace paraît bien grossière à côté des nuances de l'inuktitut<sup>15</sup> (langue des inuits) où l'on a des mots pour préciser si la neige ou la glace est celle “dans laquelle on s'enfonce”, “qui peut devenir une maison”, “qui tombe”, “fraîchement tombée”, “fissurée par les changements de marée” ou encore “qui se brise sous les coups d'un harpon”.

Ces différences linguistiques peuvent ne sembler que fonctionnelles, mais en vous racontant ce que voient et ce que vivent les Achuar, en Amazonie, nous espérons illustrer comment d'autres lunettes peuvent mener à un autre rapport à tout ce qui nous entoure. En partageant leur logique, on commencera donc peut-être non seulement à voir ce que les lunettes font faire aux êtres humains, mais peut-être aussi, comment changer ou corriger nos lunettes ! Si ce n'est toujours pas clair, voyons si le voyage peut éclairer ce qui reste encore obscur :

---

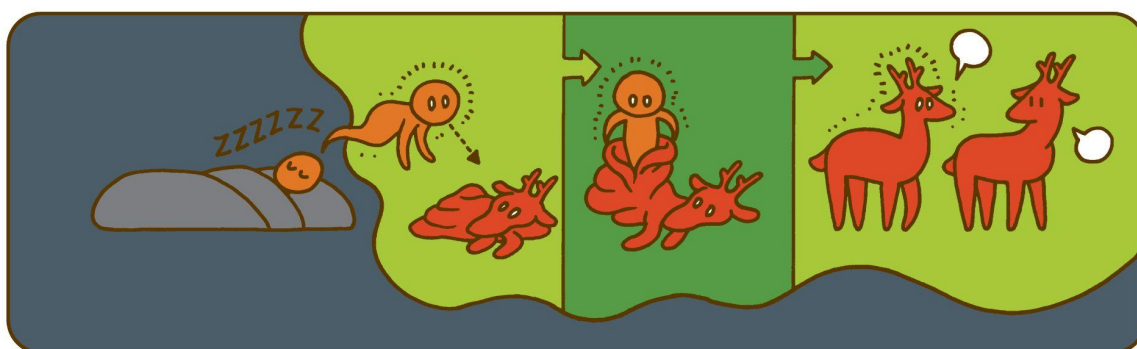
<sup>15</sup> [Les mots en inuktitut pour la neige et la glace](#), Encyclopédie Canadienne.

#### 4.1.2. Ce que les lunettes des Achuar leur font faire...

*“Les Achuar traitent les plantes et les animaux comme des personnes”<sup>16</sup>*

**Philippe Descola**

Pour les Achuar, comme pour d'autres ethnies vivant en Amazonie, avant de naître sous une forme spécifique - par exemple en tant qu'humain.e, pécari, singe laineux ou jaguar - les “âmes”<sup>17</sup> sont toutes identiques. Dans ces représentations, c'est le corps qui définit la culture et qui fait qu'en naissant les humain.e.s ne comprennent plus le langage des autres espèces.



Mais derrière les apparences, on vit toujours en partie les mêmes choses. De nombreux parallèles sont faits : on dit par exemple que le sang pour le jaguar est comme la bière de manioc pour l'être humain : cela rend ivre.

Cette croyance - mais en anthropologie, on préfère dire “représentation” - fait que, quand un achuar tue un animal pour se nourrir, d'une certaine façon, c'est un meurtre. Dans ce monde, les jaguars ne sont donc pas de simples carnivores, mais un peu des serial-killers asociaux et psychopathes. Pour les mêmes raisons, puisque presque tou.te.s les vivant.e.s ont une intériorité<sup>18</sup> identique, manger “un.e autre”, pourrait d'une certaine façon être vu comme du cannibalisme !

Du coup, pour “faire les choses comme il faut” chez les Achuar, il y a des manières à respecter, non seulement avec les gens, mais avec presque tout ce qui vit ! Un des aspects de leur “politesse”, de ce “savoi- être”, consiste par exemple à ne prélever de telle ou telle “tribu animale”<sup>19</sup> que ce qui est estimé nécessaire.

<sup>16</sup> Télérama, 18/01/2015.

<sup>17</sup> Un mot qu'on choisit ici pour parler d'une entité psychique immatérielle mais qui n'a rien avoir avec le christianisme.

<sup>18</sup> Terme plus adéquat qu'âme qu'utilise Philippe Descola, dans l'ouvrage duquel nous nous inspirons pour ce récit : [Par-delà Nature et Culture, 2004 éditions Gallimard.](#)

<sup>19</sup> Le rapport aux autres espèces n'est donc pas le rapport d'un chasseur avec une proie, mais comme avec un autre groupe humain, un rapport de guerre et de diplomatie.

Dans les représentations achuar, les représailles pour une agression abusive seraient identiques à celles que l'on pourrait subir si on avait tenté le massacre d'un autre groupe humain. Exemple<sup>20</sup> :

*“C’était (...) une femme qui racontait son rêve et disait qu’une jeune femme était venue la voir pendant la nuit. (...) la jeune femme venue la visiter lui avait dit : « Voilà, tu as cherché à m’empoisonner » « Comment ? Pourquoi ? » Et elle répondait : « Parce que tu m’as plantée très près d’une plante toxique ». Celle-ci est le barbasco, une plante utilisée dans la région pour modifier la tension superficielle de l’eau et priver les poissons d’oxygène. Elle n’a pas d’effet sur la rivière à long terme mais elle asphyxie les poissons, et c’est d’ailleurs une plante qu’on utilise pour se suicider. La jeune femme disait : « Tu m’as planté tout près de cette plante. Et, tu as cherché à m’empoisonner. » (...) elle apparaissait sous une forme humaine, parce que les plantes et les animaux se voient comme des humains. Et lorsqu’ils viennent nous parler, ils adoptent une forme humaine pour communiquer avec nous.*



*Cela veut-il dire que la femme savait qu’elle avait « mal agi » avec ce manioc ? (...)*

*Je ne sais pas. On peut supposer qu’ (...) elle avait soupçonné qu’elle avait planté ses plants de manioc trop près de ses plants de barbasco. Et que c’est apparu sous la forme d’un rêve. En tout cas, ce genre de rêve met la puce à l’oreille puisque les non-humains y paraissent comme des sujets analogues aux humains, en mesure de communiquer avec eux.”*

On parle donc ici d’un “système de représentation<sup>21</sup>” qui amène les Achuar à avoir une éthique et une morale qui englobe presque tout ce que nous aurions appelé “la Nature<sup>22</sup>”.

Dans ce monde, leurs motifs de culpabilité et de honte, leurs rêves et leurs cauchemars, leurs aspirations et leurs fiertés, leurs émotions et leurs valeurs, tout travaille à un

<sup>20</sup> Issu du [compte rendu de l’entretien de Reporterre](#) du 01/02/2020 avec Philippe Descola “La Nature ça n’existe pas”

<sup>21</sup> ou cosmologie

<sup>22</sup> Mot qui n’existe pas dans leur langue.

épanouissement personnel, familial et sociétal qui englobe les vivant.e.s de leur environnement. "L'intérêt général" pour les Achuar, c'est donc l'intérêt de tou.te.s les vivant.e.s avec lesquel.le.s le groupe est en relation.

En nous concentrant sur les questionnements écologiques qui nous intéressent, qu'est-ce que cela leur fait faire ? Et bien, par exemple, cette considération viscérale pour le vivant les amène à avoir une profonde culpabilité quand ils abusent d'une espèce ou d'une ressource. Mesure et parcimonie sont des bases de la "diplomatie" nécessaire avec les autres groupes vivants. Ni 'Nature', ni réserve naturelle à préserver, l'activité achuar, dans ce décor totalement animé, n'a jamais menacé un élément.

Pour conclure, lever un éventuel malentendu et introduire la suite : sommes-nous en train de vous décrire les Achuar comme de "bons sauvages" et que pour solutionner la crise écologique, leur mode de vie serait à imiter ?

Non, car d'abord, si vous lisiez l'intégralité de la monographie<sup>23</sup> dédiée aux Achuar par Philippe Descola, vous découvrirez - entre autres choses - une société sujette à des vendettas permanentes, des structures familiales qui permettent aux hommes d'avoir plusieurs femmes, etc. Les Achuar ne nous apparaîtraient probablement pas entièrement "souhaitables à imiter".

Non, car dire de ce groupe qu'il serait "sauvage", autrement dit qu'il vivrait "dans la Nature" ou dans un "état de Nature", voudrait dire qu'il laisse la nature "vierge" au sens "intacte". Or leur manière de voir, de vivre et d'agir dans cet environnement le façonne et laisse des traces. Simplement, cette "anthropo-scène-là"<sup>24</sup> est durable : l'activité de ce groupe profondément impliqué dans son environnement ne menace pas la pérennité du réseau d'organismes vivants avec qui il cohabite.

Et là, oui, ce rapport au monde nous semble inspirant.

Ce *rapport au monde*<sup>25</sup> où tout vivant est considéré comme ayant une intériorité identique, Philippe Descola propose de l'appeler **animisme**<sup>26</sup>. Selon ce même auteur, il y en aurait trois autres : le totémisme, l'analogisme et le naturalisme. Le **naturalisme** serait notre<sup>27</sup> rapport au monde. Pour questionner l'effet de nos lunettes naturalistes sur nos actions, voyons maintenant ce qu'il en dit :

---

<sup>23</sup> [La Nature domestique, symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar](#). Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2019.

<sup>24</sup> Ce petit bout de terre en partie façonné par les hommes.

<sup>25</sup> Dans Par-delà Nature et Culture, Descola évoque plutôt la notion d'ontologie.

<sup>26</sup> Dans Par-delà Nature et Culture, opcit.

<sup>27</sup> Le rapport au monde des occidentaux en général.

### 4.1.3. Naturalisme = hors sol ?

---

*"Désormais muette, inodore et impalpable, la nature s'est vidée de toute vie<sup>28</sup>."*

**Philippe Descola**

---

Nous écrivions tout à l'heure que le mot "nature" n'existe pas chez les Achuar. Le naturalisme<sup>29</sup>, serait au contraire, avant tout, un système de représentation - un modèle de lunettes - où la nature existe. La nature, ici, serait la partie du monde régie par des lois de causes et d'effets. A l'inverse, le monde des êtres humains connaîtrait - seul - le hasard, la liberté et la subjectivité.

C'est au siècle des Lumières que Descola fait remonter la naturalisme. Et Descartes est tout particulièrement cité pour illustrer la genèse de cette matrice à voir et penser : "*Je pense donc je suis*". Chez les Achuar, l'âme (ou l'intériorité) était partout. Ici, mis à part en l'Homme, elle n'est nulle part. Les animaux sont décrits dans la *thèse de l'animal-machine*<sup>30</sup>, comme le simple produit de mécanismes. Un recul pour la considération animale, car les animaux avaient encore une "âme sensitive" et une "âme végétative"<sup>31</sup> au bas Moyen-âge et au début de la Renaissance.

L'essor particulier des mathématiques peut bien illustrer l'évolution des représentations de l'époque : l'appui sur cette discipline dans toutes les sciences (physique, chimie, biologie, etc.) va pousser à la recherche des lois "objectives", et ainsi permettre à Descartes de fonder un dualisme instaurant une frontière particulièrement radicale entre l'Humanité et le vivant ainsi qu'entre le corps et l'esprit.

Dans cet entendement, la nature n'est pas composée des espèces vivantes voisines avec qui cohabiter, mais plutôt d'un ensemble d'entités froides, lointaines, immenses et abstraites. La première des sciences de cette Nature, c'est la physique, la science des corps inertes et des forces invisibles. Le sens le plus valorisé y est celui de la vue : le plus distant des cinq sens. Dans cette manière de voir, quelque chose est vrai ou valable si on peut le mesurer. C'est par des instruments, des outils et des expériences reproductibles en laboratoire qu'on va "découvrir" les lois invisibles et immuables de l'univers. Avec ce regard qui cherche "l'objectivité", les humain.e.s se sont éloigné.e.s du reste du vivant en le rangeant dans ce grand ensemble qu'est la Nature avec un grand "N".

---

<sup>28</sup> Dans Par-delà Nature et Culture, opcit.

<sup>29</sup> Qui n'est donc pas utilisé comme le courant philosophique ou le mouvement littéraire et artistique portant le même nom.

<sup>30</sup> La thèse de l'animal-machine ([wikipédia](#)) est développée notamment dans la cinquième partie du *Discours de la méthode*, Descartes, 1637.

<sup>31</sup> *L'âme des bêtes, une âme en attente*, Didier Hurson, Editions de la Sorbonne, 2010.



Dans ce rapport au monde, la proche et petite terre n'est plus une croûte sous nos pieds de laquelle on tire notre subsistance à la sueur de notre front. Elle devient un globe éloigné : la Terre. Un corps céleste toujours lointain : infiniment petit quand on le place parmi des millions d'étoiles, infiniment grand quand on y place l'être humain, qui n'y est plus qu'une fourmi.

Entendons-nous bien, de la même manière qu'on n'a pas voulu faire l'éloge du mode de vie des Achuar, il ne s'agit pas de faire ici - avec émotion et nostalgie - le procès d'un naturalisme démoniaque. Il s'agit de tenter de voir ses implications sur nos perceptions et nos actions.

Nous devons bien sûr au siècle des Lumières, à la modernité, au progressisme et à l'ère industrielle une compréhension particulière du monde qui a produit des centaines d'inventions et d'usages prodigieux. Simplement, l'idée est ici de faire goûter qu'il n'est pas neutre de s'appuyer sur des notions comme l'objectivité. Le regard distant et mécaniste qui en découle a des conséquences politiques. La civilisation qui a rangé les plantes, les animaux et les champignons avec les cellules, les atomes et les planètes a "chosifié" le vivant. Autrefois, même "les sauvages" - ces peuples imaginés comme étant "de la Nature" autrement dit "dénusés de civilisation"<sup>32</sup> - étaient eux aussi estimés "sans âme". Cela a légitimé l'esclavage et le colonialisme.

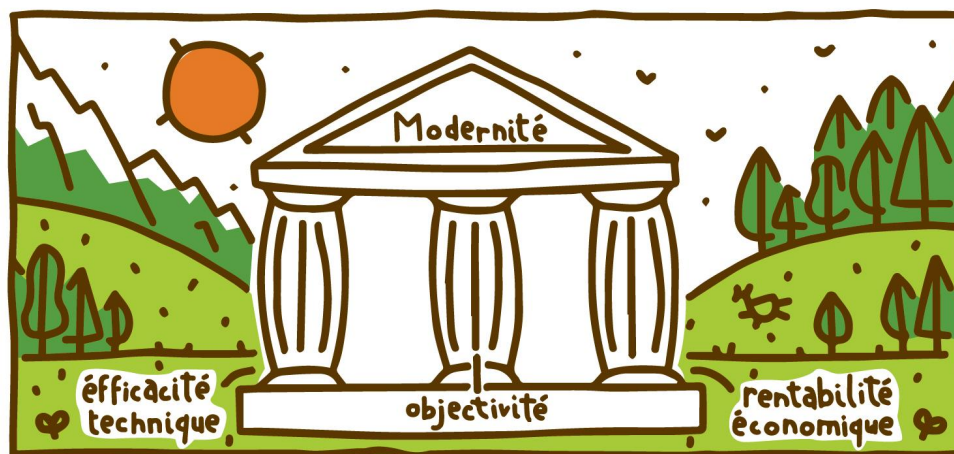
L'exploitation décomplexée de notre environnement dans des proportions inégalées est probablement une autre conséquence de ces "lunettes naturalistes". Car quand on se représente la Nature à ce point comme déjà morte, quand on se vit comme à ce point coupé des vivants, le monde est appréhendé comme un stock de matières premières à exploiter.

---

<sup>32</sup> La plus magistrale illustration de cette approche étant la célèbre [controverse de Valladolid](#).

Ce qu'on vient de faire avec l'objectivité, c'est-à-dire mettre en évidence son effet sur le comportement de l'être humain et sa manière d'appréhender l'environnement, on pourrait le faire maintenant avec d'autres notions structurant notre vision du monde. Bruno Latour<sup>33</sup> - pour compléter les principes structurant les civilisations "modernes" - propose l'efficacité technique et la rentabilité économique.

Et en effet, pour faire sens dans la logique moderne, les savoirs obtenus par l'objectivité n'ont de la valeur que si des applications pratiques sont trouvées. Autrement dit, si leur mise en œuvre permet de faire plus avec moins, idéalement plus vite (amélioration de la productivité). Enfin, tout cela devrait aussi rapporter plus d'argent que ça n'en coûte.



Ce triptyque qui nous semble parfois indépassable, qui se présente comme "le bon sens incarné", permit à l'économiste Jean-Baptiste Say d'affirmer tranquillement en 1828 : « *Les ressources naturelles sont inépuisables, car, sans cela, nous ne les obtiendrions pas gratuitement. Ne pouvant être ni multipliées ni épuisées, elles ne sont pas l'objet des sciences économiques.* »

Devant cette affirmation désormais manifestement hors sol, certain.e.s auraient peut-être envie de répondre qu'à cette époque-là tout le monde croyait les ressources inépuisables. Personne n'imaginait que l'exploitation humaine de la Nature n'irait aussi loin.

Nous lui répondrions que durant le même 19ème siècle, le spectacle de l'exploitation moderne fit dire au chef Sioux, Sitting Bull : "*Quand le dernier arbre sera abattu, la dernière rivière empoisonnée et le dernier poisson capturé, alors seulement l'homme blanc s'apercevra que l'argent ne peut pas être mangé.*"

<sup>33</sup> Notamment dans [Le Rappel de la Modernité](http://ethnographie.org), Ethnographie.org, n°6, 2004



Curieux n'est-ce pas, comme la modernité - et sa recherche d'objectivité - a pu générer des considérations qui semblent désormais à ce point déconnectées d'un réel élémentaire.

Puisque nous apprécions tant les mathématiques, manquons-nous d'outils de mesures pour nous en rendre compte ? Depuis 1986 c'est l'ONG Global Footprint Network, le relais moderne de Sitting Bull pourrait-on dire, qui propose l'indice "jour du dépassement"<sup>34</sup> : jour de l'année où l'Humanité aurait consommé l'ensemble des ressources que la Terre peut produire en un an.

Malheureusement, malgré le fait que l'indice englobe de plus en plus de données, tendanciellement, le jour du dépassement arrive de plus en plus tôt.

Pourquoi ? Pourquoi, malgré ces sensibilisations, tout se passe comme s'il semblait difficile de sortir de "la croyance" que la prochaine invention - la fusion nucléaire ? - nous permettra de faire l'économie d'une remise en question de notre mode de vie ?

#### 4.1.4. Croyances et représentations :

Tout à l'heure, nous avons volontairement évité le terme de "croyances" pour nommer la manière d'être au monde des Achuar. Car ce mot - "croyance" - porte en lui une sorte de jugement péjoratif. Il sous-entend qu'il y a une manière correcte de voir les choses - la réalité objective - et qu'il y en a d'autres qui ne seraient que des fabrications artificielles (détachées de la réalité). Mais si cela était exact, comment les Achuar - et tant d'autres peuples - auraient-ils pu survivre et s'adapter dans le monde avec de si "mauvaises lunettes" ?

Si le mot "représentation" est préféré par l'anthropologie, c'est qu'elle a très souvent pu montrer qu'il y a des centaines de manières de "se représenter le monde" qui permettent de survivre. Autrement dit, des centaines de manières de produire un savoir qui permet de vivre avec les autres et son environnement au sens large. Ce qui ne veut pas pour autant dire que toutes les représentations sont équivalentes.

Nous l'avons déjà évoqué, la considération des Achuar pour les vivant.e.s les poussent à - pour le dire dans une logique industrielle moderne - respecter des quotas dans le prélèvement de leur environnement.

Ce qui nous amène à penser que la manière de se représenter le monde ne se pose pas en termes de vrai ou de faux (comme avec les croyances), mais en termes d'effets sur le

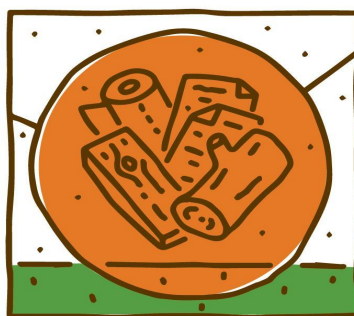
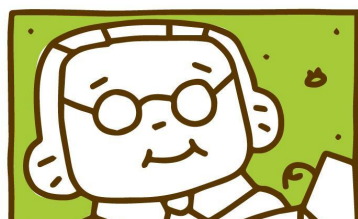
---

<sup>34</sup> Le Jour du dépassement, [wikipédia](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jour_du_d%C3%A9passement).

monde. Voir les choses comme ceci ou comme cela a un effet performatif : nos visions du monde façonnent le monde.

Et si nous avons peut-être une difficulté à voir l'effet particulier de nos lunettes, c'est qu'historiquement, ce regard s'est imposé plus ou moins partout : « *une civilisation a pris les rênes de l'attelage planétaire dans ses mains. Sa science est devenue la science, sa médecine est devenue la médecine, sa philosophie est devenue la philosophie. (...) l'humanité était mûre pour l'éclosion d'une civilisation planétaire, l'œuf était prêt à être fécondé,*

*l'Europe occidentale l'a fécondé.<sup>35</sup> »*



Ce qu'on a essayé de mettre en évidence dans les points précédents, c'est que la modernité - malgré son succès planétaire - n'est qu'une culture comme une autre. Comme toute culture, elle a des forces, des faiblesses, des obsessions et des ornières. Pour le redire très vite une dernière fois, tout se passe

comme si nous pensions que grâce à l'objectivité scientifique, l'efficacité technique et la rentabilité économique, l'Humanité va continuer ses "progrès" et - si les "bénéfices" de ces progrès sont bien distribués - ça nous assurera la prospérité éternelle.

Plus qu'une méthode scientifique, tout cela ne sonne-t-il pas comme "une recette du bonheur" ? Y croyez-vous encore ?

#### 4.1.5. Âge de pierre, âge d'abondance ?

---

*"L'homme primitif ne rentabilise pas son activité, non pas du fait qu'il ne sait pas le faire, mais parce qu'il n'en a pas envie<sup>36</sup>. "*

**Marshall Sahlins**

---

On l'a vu, il y a différentes manières de voir le monde et donc plusieurs manières de vivre du monde. On a tenté de montrer que le rôle des cultures humaines est plus

<sup>35</sup> *Les identités meurtrières*, Amin Maalouf, 1998 Editions Grasset.

<sup>36</sup> *âge de pierre, âge d'abondance*. 1976 Editions Gallimard.

grand que celui d'un simple folklore : ce sont des projets de vie ayant des conséquences très concrètes, notamment sur l'état de l'environnement.

Notre culture de la modernité - même si elle suscite de grands débats idéologiques internes<sup>37</sup> - semble désormais mener à une voie de garage, où non seulement on scie la branche sur laquelle on est assis, mais où en plus, les conditions de satisfaction de chacun.e.s n'étant pas assurées, il semble nécessaire - voire souhaitable - de détruire de façon encore plus intensive les conditions d'habitabilité de la planète pour les assurer.

Une situation magistralement résumée par l'antagonisme "fin du monde versus fin du mois". Et pendant que certain.e.s trouvent comment se passer de leur voiture, d'autres continuent d'aller au restaurant en jet privé. Et certain.e.s les envient.

Ce n'est pas la première fois que cela arrive à un groupe humain, mais ce serait peut-être la première fois que cela arriverait "partout en même temps" : dans *Effondrement*<sup>38</sup>, de Jared Diamond, on voit que l'issue de ce genre de situation n'est pas jouée d'avance, qu'elle peut finir bien... Ou très très très mal.

Le regard réflexif que nous voulons proposer sur cette équation impossible consiste à rappeler encore une fois que la modernité est un cadre à penser et à désirer. Dès lors, nous n'avons peut-être pas qu'un problème de ressources, nous avons aussi un problème de « style d'appétit ». En effet, si la majorité de l'espèce humaine a pour projet de rejoindre les critères de satisfaction de cette infime minorité qui va au restaurant en jet privé, notre situation collective ne peut que s'aggraver.

Même si l'inverse est souhaitable, chacun.e conviendra qu'il n'est pas aisément désirable : devrait-on se contenter de rester "au bas de l'échelle" ou même d'en descendre ? Vu comme ça, comment ne pas entendre aussi "amère privation" quand on dit "sobriété" ? Pour certain.e.s, rappelons d'ailleurs que le bas de l'échelle n'est juste pas tenable : on y survit très mal et parfois on en meurt.

Les alternatives que nous invitons à considérer, dans la suite de cette étude, consistent à nous demander s'il ne faudrait pas revoir drastiquement le "design de l'échelle". Pour commencer, creusons une brèche dans la mythologie moderne qui consiste à penser qu'elle a sorti l'Humanité de la misère, alors que tous les autres modes de vie ne survivaient que péniblement : Dans *Âge de pierre, âge d'abondance*<sup>39</sup>, un anthropologue s'est amusé à mesurer de manière systématique combien d'heures par semaine, combien d'années dans une vie, quelle proportion de la société doit travailler dans une

---

<sup>37</sup> communisme, capitalisme, socialisme, protectionnisme, libéralisme, etc.

<sup>38</sup> Paru en 2005, traduit en 2006, Editions Gallimard.

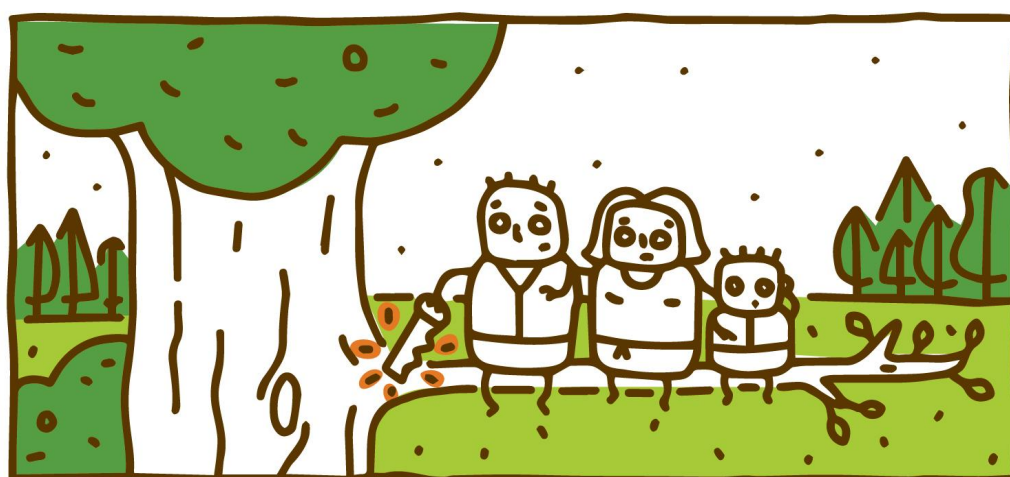
<sup>39</sup> Traduction française de *Stone age economics*, de Marshall Sahlins, 1976 Editions Gallimard.

société de chasseurs-cueilleurs, d'éleveurs semi-nomades et d'autres groupes. Résultats : 5h par jour, 4 jours par semaine, moins de 35 ans de carrière, et une énorme partie de la société "à charge". Sans difficulté particulière. On a si peu peur de manquer qu'on parie souvent ses gains. Vu l'explosion actuelle des "burn out"<sup>40</sup>, ça laisse au minimum songeur, non ?

Alors bien sûr, aucun.e n'a de jet privé. Simplement, sans imaginer que ces manières d'être au monde puissent être littéralement imitées, cet ouvrage d'anthropologie économique vient illustrer comment l'Humanité a pu trouver de mille manières une réelle satisfaction, une authentique satiété, et ce, sans être prisonnière d'un modèle où la croissance de la consommation des ressources est perçue comme une nécessité.

Illustrations : pourquoi un PNB<sup>41</sup> qui resterait stable se dit "stagnation économique" ? Pourquoi pas équilibre ? Avons-nous besoin de "pouvoir d'achat" ou de "souveraineté alimentaire", de "logements de qualité", de "bonnes conditions de travail", de "fonctions qui fassent sens pour nous", de "garanties d'être pris en considération dans les collectifs dont on fait partie", de "relations d'interdépendances satisfaisantes avec les autres au sens large", etc.

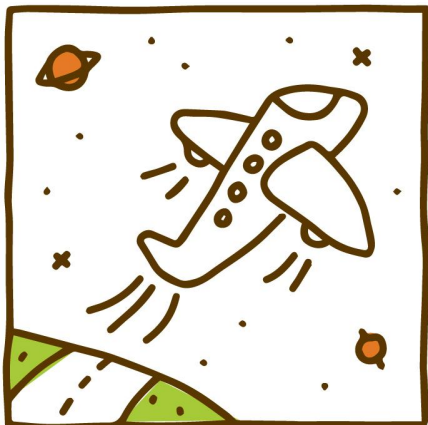
Quels ajustements apporter à notre vision du monde ? Comment rendre désirable l'invention de modes de vie capables de restaurer la branche sur laquelle nous sommes assis ? Autrement dit, comment faire atterrir cet avion "modernité" dans lequel nous sommes embarqué.e.s à l'insu de notre plein gré ?



<sup>40</sup> Syndrome d'épuisement professionnel

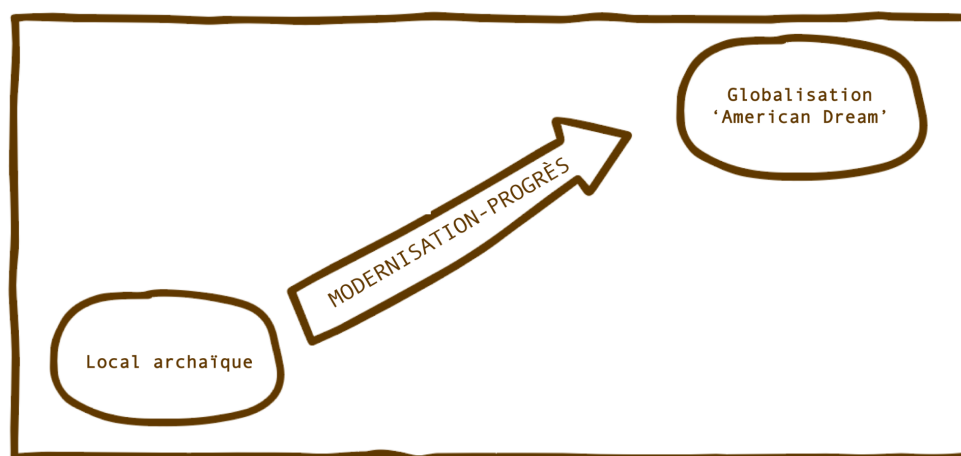
<sup>41</sup> Produit national brut

## 4.2. Changer de lunettes : vers le terrestre



Avant de continuer à chercher où - et comment - atterrir, rappelons-nous dans quel avion nous sommes, et pourquoi nous sommes dedans. Nous sommes dans l'avion que propose Bruno Latour dans sa métaphore de l'avion. Un avion qui vole vers la modernité pour tou.te.s, ce grand voyage du progrès.

On l'a vu, une partie de l'humanité est montée dans cet avion car elle a reçu une grande Promesse. La Promesse du Progrès et de la modernité. Cette Promesse était celle de l'émancipation du vieux monde, local et archaïque, avec comme voie d'émancipation la globalisation. Le voyage était annoncé comme merveilleux, de plus en plus confortable et de plus en plus prospère. On allait toutes et tous pouvoir vivre *'The American Dream'*.



La modernité nous raconte ce vieux monde, local, comme ancien et archaïque, comme un monde de paysannerie où le travail au champ était difficile, où les conditions de vie étaient dures. En caricaturant ce monde - où on se chauffait à la bougie, où les bains étaient à l'eau froide, où le travail ne s'arrêtait jamais : l'hiver on coupait du bois, l'été on était au champ - nous pouvons comprendre que la promesse du progrès, de la modernisation de la ville pouvait sembler alléchante. Mais la vie était-elle aussi pénible ? Ou avons-nous appris à ne voir avec le progrès que ce que nous avons gagné ou oubliant ce que nous avons perdu ?

Avec ce déplacement entre les deux attracteurs (local vers le global) sur ce vecteur Progrès, notre société a pensé que toutes les questions de sol, d'appartenance,



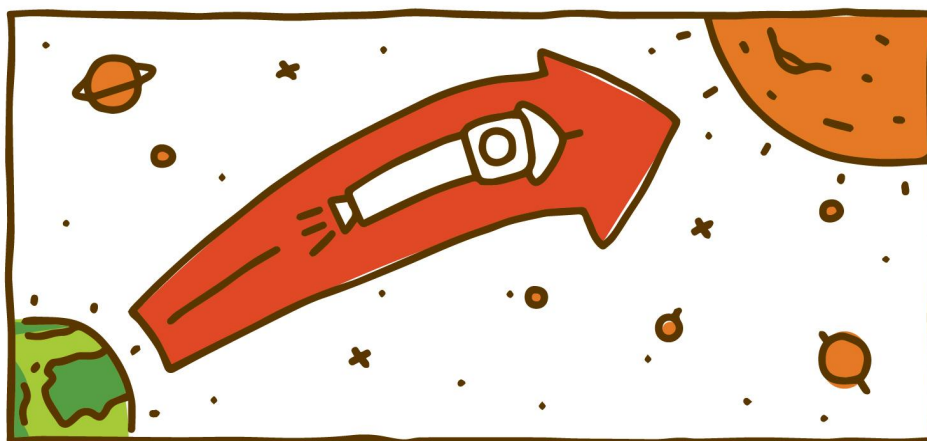
d'identité, de réalité matérielle n'avaient finalement pas d'importance. On pouvait vivre détaché.e.s de ce qui nous permettait le confort. Alors pourquoi vivre comme de vieux paysans et de vieilles paysannes qui souffrent et travaillent avec le sol ! Non, la promesse de la modernité nous conduisait vers l'idéal de la globalisation.

Pourtant, nous sommes en plein vol lorsque soudain le capitaine de bord nous annonce. "Mesdames et messieurs, bonjour, nous voilà

bien embêté.e.s mais nous venons d'apprendre que la piste d'atterrissage de la globalisation n'existe pas. "

Nous l'avons vu au chapitre sur l'Anthropocène, nous ne pourrons pas tou.te.s vivre cette grande modernisation. Gaïa se réveille<sup>42</sup>, la promesse de modernité n'est pas généralisable, elle n'est pas soutenable car elle dépasse les capacités de la Terre, elle n'est pas non plus souhaitable.

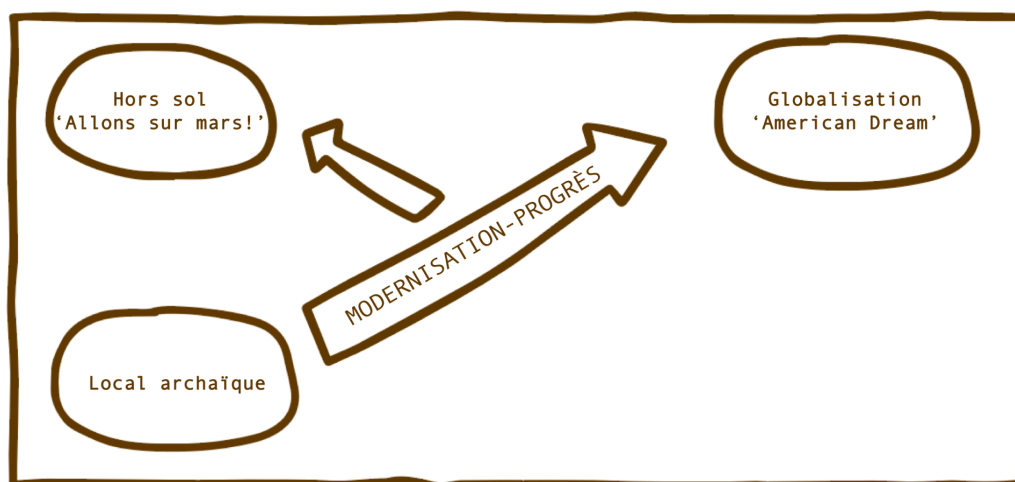
Nous voilà donc bien désorienté.e.s. Le globe de la globalisation est devenu une impasse, on cherche vers où aller. La Promesse de la modernité ne semble plus pouvoir se réaliser. Mais où donc aller atterrir ?



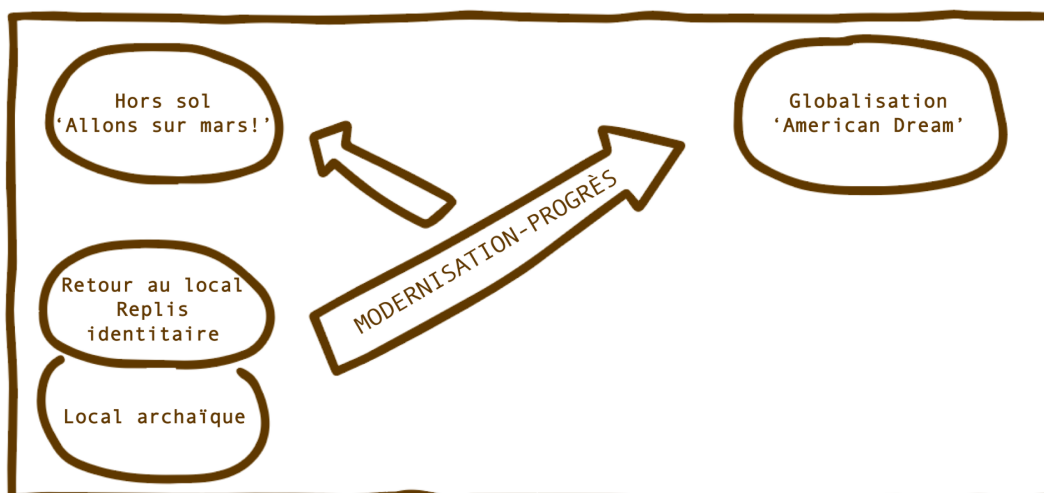
Certain.e.s prennent le pari de continuer à développer cette modernisation en faisant fi des conséquences et de la viabilité du projet. C'est ce que Latour nous propose d'appeler l'hypermodernisation, en quelque sorte du super Hors sol. Il le propose ainsi :

<sup>42</sup> Le réveil de Gaïa sera approfondi plus loin dans cette étude dans le point 6.

*“Selon moi, cet attracteur est représenté par l’homme dont le nom ne doit pas être prononcé et qui a dirigé les Etats-Unis d’Amérique jusqu’en 2021. Cet attracteur c’est le Hors sol poussé encore plus loin, soit l’idée que nous continuons [...] de croire en une possibilité de globalisation qui ne correspond plus à la réalité de notre planète. Malgré tout, cet attracteur laisse son peuple croire qu’il serait à nouveau possible d’abandonner massivement toutes les contraintes portant sur notre rapport à la Terre, tout en niant, voire en organisant lui-même, la crise écologique.”.*



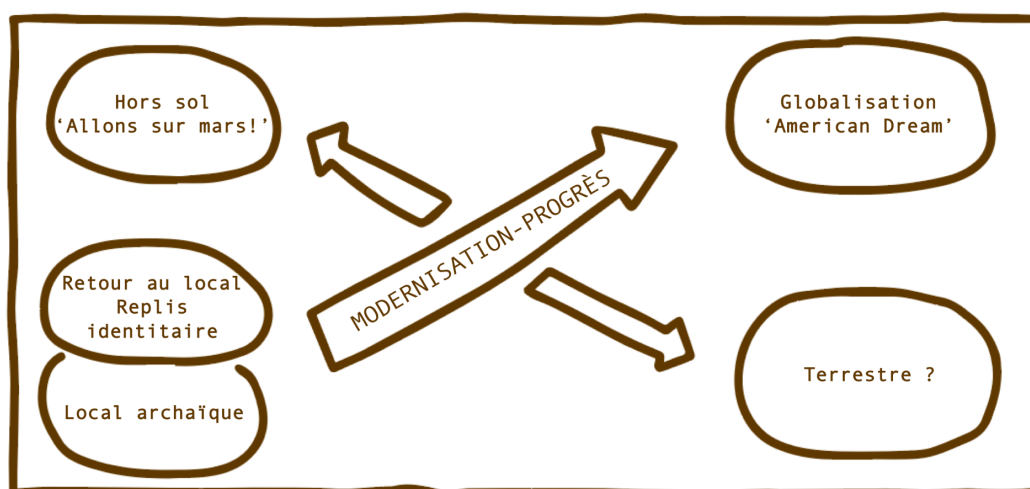
Chez d’autres, on peut observer un repli identitaire, une sorte de retour en arrière. Un retour vers le local, vers une conception de pays comme nous le connaissions : le territoire local, l’état nation, le groupe ethnique auquel nous appartenons. Le Brexit ou la montée de l’extrême droite en Italie en sont des exemples. Cependant, le souci est que ce retour en arrière se fait aussi de manière déconnectée de la situation de la planète :



La globalisation n'est pas possible, mais un retour au local d'avant n'est pas possible non plus, car le paysage n'est plus comme avant. Notre civilisation a eu un impact important sur les conditions d'habitabilité de la Terre. Les territoires ont changé et ne sont plus fondés sur les mêmes relations ni les mêmes matérialités. Pour illustrer que l'ancien local n'existe plus, on pourrait prendre comme exemple que nos arrière grands parents allaient chercher le lait avec leur bouteille en verre. Comment en ville ou dans un village aller chercher aujourd'hui du lait chez nos voisins ? Les petites fermes d'antan sont aujourd'hui devenues des maisons et les granges des garages. Ce simple exemple tente d'illustrer ce changement de matérialité de nos territoires. Ce changement ne permet plus de vivre comme nous vivions avant. L'ancien local n'existe plus.

On pourrait dire que les peuples n'ont plus de sol sous leur pied. Nous ne savons plus où nous vivons, au sens où nous ne savons plus ce qui nous permet de vivre. Nous sommes dans une situation très étrange, nous ne savons plus trop où aller, car nous ne pouvons pas tous vivre en suivant la promesse du progrès. Et d'un autre côté, nous ne savons plus vivre comme avant, dans nos anciennes nations, car les territoires ont profondément été bouleversés par la modernisation.

Alors où aller ? Continuer vers une hyper modernisation, ce cheminement du progrès en s'élevant vers le super Hors sol ? Comment y croire ? Bruno Latour nous propose alors de regarder de l'autre côté, de tourner le dos à cette hyper modernisation, ce nouveau venu qu'est le super Hors sol et d'aller vers le terrestre, un nouvel et quatrième attracteur.





La suite de cette étude va approfondir et questionner cette notion de terrestre. Nous proposerons une nouvelle représentation du monde, un changement de lunettes, pour essayer de réapprendre à avoir un sol sous nos pieds, à être terrestre.

Alors chère lectrice, cher lecteur, entamons un début d'atterrissage, synonyme de changements de lunettes, de représentations du monde afin d'essayer d'atterrir dans un monde qui nous permettra de prendre en compte nos conditions d'habitabilité, de vivre avec d'autres, d'apprendre à être terrestre.

## 5. Métamorphose des territoires

### 5.1. Mince je dépends de la planète

Nous l'avons vu (et revu), la Promesse du Progrès pour toutes et tous ne semble ni soutenable, ni généralisable, ni souhaitable. Cependant, une partie du monde, dont nous faisons partie<sup>43</sup>, a été influencée et a métamorphosé sa manière de vivre par cette promesse. Nous voilà donc acteur.rice.s d'un monde globalisé. Qu'est ce que cela peut signifier aujourd'hui ? Nous ne savons plus de quoi nous dépendons, nous ne savons plus ce qui nous permet de vivre. On pourrait dire que nous ne savons plus où nous sommes.

---

*« Le projet qui animait les nations depuis l'après-guerre était la mondialisation : il s'agissait de quitter le local, l'attachement à une patrie, à une nation. Cela structure le projet moderne sur un déni de la nature. Péguy disait que la modernité avait voulu supprimer les arrière-mondes, mais elle a supprimé ce monde en construisant un autre monde, modélisé selon les paramètres d'ordre et de mesure. Pendant trois siècles, la nature nous a laissés tranquilles mais elle revient, comme un acteur politique à part entière qui nous oblige à nous orienter autrement. »*

**Bruno Latour**

---

C'est justement une des questions essentielles que vient poser le travail proposé par Bruno Latour pour atterrir vers le terrestre. De quoi est-ce que je dépends pour subsister ? Bien que cette question puisse sembler banale, de notre expérience elle ne l'est pas.

La pratique, proposée par Latour, est inspirée par les cahiers de doléances de 1789, sous Louis XVI, rédigés pour les Etats-Généraux afin de trouver une solution au déficit du pays. Sans rentrer dans une recherche et des détails historiques, voici le contexte :

---

<sup>43</sup> le nous représente ici les personnes qui écrivent cette étude

des émissaires ont été envoyés dans chaque village et ville de France afin de comprendre de quoi les gens avaient besoin. A cette époque, les personnes habitant une ville ou un village savaient de quoi elles dépendaient, de quoi elles avaient besoin pour vivre. On connaissait la source d'eau du village, d'où provenait la nourriture, le bois pour se chauffer, etc.

Les choses ont évidemment bien changé aujourd'hui. Et une question simple que nous posons lors de nos ateliers permet de s'en rendre compte : de quoi dépend le verre d'eau que je me sers au robinet de ma cuisine ?<sup>44</sup>



Généralement, les participant.e.s commencent à répondre à cette question avec des réponses générales. Par exemple : de nappes phréatiques, d'un circuit d'approvisionnement en eau, de stations de pompage, de sociétés d'approvisionnement en eau. La proposition de Bruno Latour est d'enquêter dans le détail, de comprendre la situation dans laquelle nous sommes impliqué.e.s. Il dira souvent : "Nous devons enquêter pour décrire détail par détail, pixel par pixel". Et lorsque l'on fait cet exercice pour le verre

d'eau de notre robinet, dans notre cuisine, dans notre maison, ce robinet qui nous permet de boire, de cuisiner, de nettoyer, on peut vite se rendre compte qu'on n'a pas beaucoup d'idées concrètes de ce dont il dépend.

Où est la station de pompage, station de pompage qui nécessite d'ailleurs de l'appareillage technique qui dépend de sites d'extraction de minerais et d'usines un peu partout dans le monde. Et le robinet, les tuyaux d'approvisionnement, de quoi sont-ils faits, d'où viennent-ils ? Lorsqu'on se pose ces questions, on se rend compte que notre quotidien dépend de relations qui se tissent à l'échelle de la planète.

Une chose est sûre, il est très difficile de savoir lister avec précision de quoi nous dépendons concrètement, car tout est interconnecté et souvent, à un niveau planétaire. Mais à quoi bon savoir concrètement de quoi on dépend, pourrait-on se demander. Car c'est quand même la faute du capitalisme, la solution est politique, qu'est ce que nous pourrions faire, nous, en tant que petits individus ?<sup>45</sup> L'intention de la démarche ici, est

<sup>44</sup> Voir la Boîte à outils Terrestres RCR<sup>2</sup> 2022: Guide d'animation pour des ateliers terrestres

<sup>45</sup> Voir en parallèle, les études sur l'engagement recherche réalisé par le RCR<sup>2</sup>

de redonner de la puissance d'agir ! Car aujourd'hui, bien que nous soyons bombardé.e.s d'informations qui suggèrent que notre manière de vivre nuit à la vie sur Terre, il semblerait que nous n'arrivons pas à changer.

La proposition de Bruno Latour est de dire : « *Arrêtons d'essayer de porter le poids du monde sur nos épaules, la Terre (globe de la globalisation) nous écrase, nous laisse impuissante* ».

Il nous invite à un changement de posture, à essayer de changer de direction en changeant nos représentations du monde (changer de lunettes). Fini la direction vers le global et une mondialisation unificatrice ! Bruno Latour nous propose d'expérimenter d'autres pistes d'atterrissage. Ces pistes multiples, c'est ce qu'on nous appelons le *terrestre* et ce sont des atterrissages sans promesse de réussite. Il s'agit ici de recherche, d'un apprentissage d'avoir, d'être et de faire qui serait différent. Comme le disait Gregory Bateson : « Aujourd'hui, notre tâche la plus urgente est peut-être d'apprendre à penser autrement. »

---

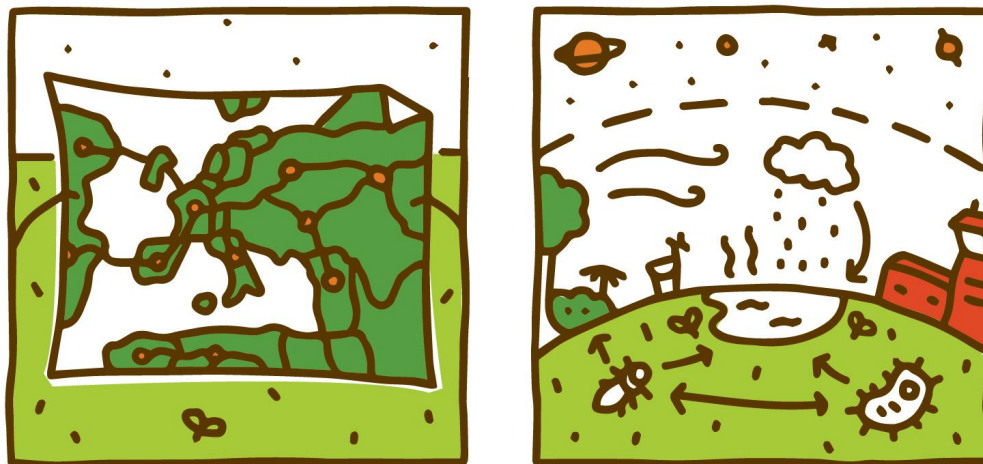
*« La vision moderne du monde tire sa révérence, et une autre, encore à l'état d'ébauche, émerge petit à petit. »*

**John Baird Callicott**

---

## 5.2. Territoires de subsistance

Les propositions d'atterrissage vers le *terrestre* invitent à connaître le territoire dont on dépend. Nous avons généralement tendance à voir le territoire sous sa forme géographique, c'est une forme de territoire délimité par des frontières et qui donne en quelque sorte une identité. Pour comprendre de quoi on dépend, Latour propose une autre forme de territoire : le territoire de subsistance. *“De quoi est-ce que je dépends pour subsister; quelles sont les menaces qui pèsent sur ce qui me permet de vivre; quelle confiance puis-je avoir dans ceux qui m'annoncent cette menace; qu'est-ce que je fais pour me protéger contre elles; quelles sont les aides que je peux trouver pour m'en sortir; quels sont les opposants que je dois tenter de circonscrire ?”* On ne définit plus son territoire uniquement par une géolocalisation, mais en questionnant nos interdépendances.



En reprenant l'exemple de l'eau du robinet, on se rend compte que notre eau ne dépend plus uniquement de notre territoire géographique. Ces questions viennent tisser, dessiner un territoire en fonction de nos dépendances, qui sont dans cet exemple à l'échelle de la planète. On pourrait dire que le territoire de subsistance vient remettre un sol sous nos pieds, cela nous apprend à lister nos attachements à toutes sortes d'entités et nous invite à prendre soin d'elles. On recommence alors doucement à sentir de quoi on dépend, ce qui nous permet d'avoir des conditions nous permettant de vivre. On apprend à sentir nos conditions d'habitabilité.

---

*« Nous proposons de nommer « territoire » ou « terrain de vie » cette explicitation des conditions matérielles d'existence qu'appelle le nouveau régime climatique. Et la « description de ces territoires » est cette tâche d'exploration indispensable qui précède, à nos yeux, toute reprise de vie publique. Le mot « territoire » ne renvoie pas ici à un espace administratif ou géographique : il est défini par la somme des appartenances et en opposition avec la communauté imaginaire recueillie dans la question de l'identité. « Dites-moi ce qui vous permet de subsister, ce que vous pouvez représenter, ce que vous êtes prêt à entretenir et à défendre, je vous dirai quel est votre territoire. »*

**Bruno Latour**

---

Voici une potentielle piste pour notre atterrissage : on peut peut-être habiter d'une autre façon les lieux que nous habitons. C'est ce que suggère Anna Tsing<sup>46</sup> en proposant des enquêtes sur de nouvelles manières de se situer autrement au même endroit. Elle nous invite à voir comment dans des lieux spécifiques, situés, qui ont été bouleversés par le capitalisme, de nouveaux possibles peuvent émerger. Son travail montre par des

---

<sup>46</sup> Anna Lowenhaupt Tsing - Le champignon de la fin du monde : sur les possibilités de vie dans les ruines du capitalisme (2015) Empêcher de penser rond

histoires, le tissage singulier de nouvelles alliances dans ce qu'elle appelle les ruines du capitalisme. Tout ce travail suit alors l'histoire d'un champignon et des liens qui se tissent entre lui et d'autres vivant.e.s. Comment tisser d'autres possibles, d'autres manières de vivre dans les ruines de la modernité ?

Si nous résumons, la promesse du progrès, et donc cette envolée vers le global, nous a déraciné.e.s du sol sous nos pieds. Aujourd'hui, nous ne savons plus où nous sommes<sup>47</sup> et nous ne sommes plus capables de le décrire ni de le sentir; nous ne sentons plus de quoi nous dépendons et ce qui nous permet de vivre comme nous vivons. Nous voilà donc un peu perdu.e.s : l'avion de la globalisation flotte dans le ciel et ne sait pas trop où atterrir.



*« Là où les mondes ne cessent pas de changer et les peuples de se mélanger, la négociation devient la relation qui fonde, rend possible et façonne l'enquête, et, à l'inverse, l'enquête est la première forme de la représentation, dans le double sens de ce terme : c'est en enquêtant qu'on peut à la fois connaître et donc décrire le réel mais aussi en devenir porte-parole. »*

**Emanuele Coccia**

La proposition de Bruno Latour est d'essayer de faire un travail d'enquête, c'est une invitation à réapprendre à observer, à sentir, à comprendre où nous sommes, où nous habitons. Une des hypothèses de cette proposition est que ce travail d'enquête, pixel par pixel, détail par détail, permet de redonner une capacité d'action, une puissance d'agir au sein du territoire de subsistance qui se reforme. Ce n'est plus accuser des entités qui flotteraient au-dessus de nous, le capitalisme, la politique, etc. Non, c'est atterrir dans des territoires qu'on habite. Cette démarche fait alors doucement apparaître un sol sous nos pieds afin de s'engager dans des situations, des territoires

<sup>47</sup> D'où le livre "Où suis-je ?" de Bruno Latour

concrets qui nous tissent et que nous tissons<sup>48</sup>.

---

*« Jusqu'ici, la radicalité en politique voulait dire « qu'on allait 'révolutionner', 'renverser' le système économique ». Ce que nous avons à mettre en œuvre est d'un tout autre ordre : la crise écologique nous oblige « à une transformation si profonde qu'elle fait pâlir par comparaison tous les rêves de 'changer de société'. La prise du pouvoir est une fioriture à côté de la modification radicale de notre 'train de vie'. Que peut vouloir dire aujourd'hui 'appropriation collective des moyens de production' quand il s'agit de modifier tous les moyens de production de tous les ingrédients de notre existence terrestre ? D'autant qu'il ne s'agit pas de les changer 'en gros', 'd'un coup', 'totalement', mais justement en détail par une transformation minutieuse de chaque mode de vie, chaque culture, chaque plante, chaque animal, chaque rivière, chaque maison, chaque moyen de transport, chaque produit, chaque entreprise, chaque marché, chaque geste »*

**Bruno Latour**

---

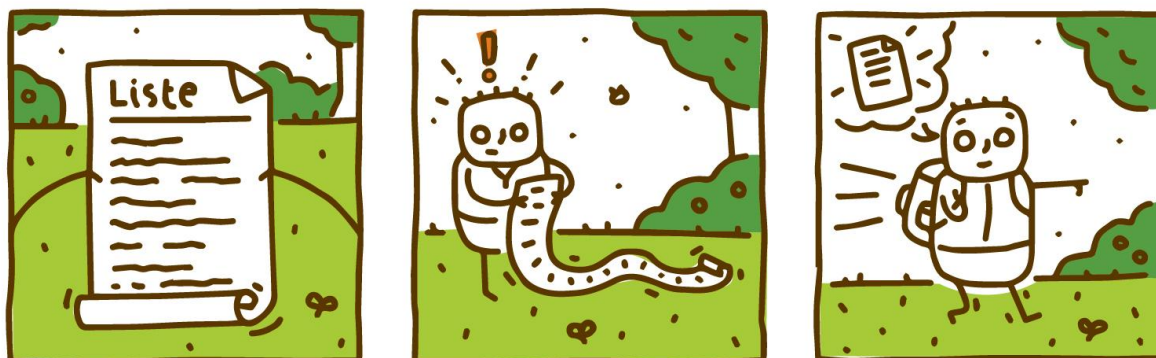
Cette tâche est ardue, car notre territoire d'appartenance est extrêmement complexe. Nous dépendons d'une quantité de choses qu'il nous est impossible de connaître. Sortir des idéologies qui remettent la faute sur "les grands méchants loups", qui proposent de sauver le monde avec "La Bonne Solution", c'est atterrir pour situer notre action.

Ainsi, en acceptant que nous ne comprenions pas complètement ce à quoi nous sommes confronté.e.s et en essayant d'aborder des lectures complexes des situations, des territoires dont nous dépendons, de nouvelles manières d'être et de penser pourraient émerger. Nous sommes invité.e.s à changer de lunettes, de représentations qui viennent redéfinir notre agir. Nous pourrions en quelque sorte dire que c'est accepter qu'il n'y a pas un grand combat, mais une multiplication de nouveaux combats, de nouvelles alliances à tisser, pour créer des territoires où l'émergence de nouvelles compositions, de nouvelles manières d'habiter serait possible.

Comme le souligne Bruno Latour : *"Il est impossible de procéder à l'infini car la liste des entités est toujours limitée, qu'elle est difficile à dresser et qu'elle exige à chaque fois une sorte d'enquête, un début d'affrontement : si vous avez enregistré avec peine ces formes de vie, c'est qu'elles mordent sur la description et qu'elles vous engagent à les prendre en considération.*

---

<sup>48</sup> Pour plus d'information sur des engagements situations voir l'étude du RCR : Et si on allait pas sauver le monde.



*Vous pouvez allonger la liste, mais alors il vous faudra répondre à la description et vous engager davantage à vous confronter avec ceux que vous aurez listés - ce qui va forcément faire monter la tension à mesure que l'exploration s'approfondit; C'est ce qu'Isabelle Stengers appelle des obligations : plus votre description devient précise, plus elle vous oblige. Atterrir ce n'est pas devenir local - au sens métrique usuel (territoire géographique) - mais capable de rencontrer les êtres dont nous dépendons, aussi loin qu'ils soient en kilomètres.<sup>49</sup>*

---

*« Posez-vous une seconde la question de ce dont vous dépendez pour subsister, imaginez de faire se superposer le monde dont on vit et le monde où l'on vit, et vous allez vous apercevoir qu'il faut agir un peu partout et à toutes les échelles pour simplement réduire un peu l'abîme du porte-à-faux. »*

**Bruno Latour**

---

### 5.3. Ne pas se faire écraser par sa liste d'appartenance

La proposition n'est pas de comprendre le tissu de relation de chaque territoire de subsistance possible. Il est évident qu'au vu de la complexité du monde dans lequel nous vivons, nous ne pouvons pas toutes et tous nous impliquer dans toutes les relations desquelles nous dépendons. La proposition est que chacun.e trouve ce qui le/la touche dans son territoire de subsistance, ce qui le/la menace, le/la mette en colère, ce à quoi il/elle est attaché.e. Et d'ensuite venir questionner, avec ces choses qui nous touchent et qui nous permettent de subsister, ce qui nous émeut et nous met en mouvement.

Un des intérêts majeurs de cette proposition est de redonner une place humble à la personne dans des territoires de subsistance situés. On pourrait imaginer que la personne est un nœud au milieu d'un tas de relations, de liens, participant au territoire, comme d'autres nœuds. Y trouvant une place juste et humble, elle ne porte plus le poids du monde, de la Terre (globale) sur ses épaules. Elle agit car sa connaissance de

---

<sup>49</sup> Bruno Latour - Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Paris, La Découverte, 2021,

son territoire lui donne des obligations, à travers sa liste d'appartenance en lien avec ses singularités comme le proposait Stengers. Cette personne apprend alors en cheminant à retisser des relations de réciprocité avec d'autres actrices et acteurs de son territoire.

Nous reviendrons en détail, avec l'exemple de la boussole dans le chapitre 8, sur des mises en enquêtes concrètes de nos territoires de subsistance, de ce qui nous émeut et nous meut. Et c'est ce genre d'enquête qui permet de commencer à changer de lunettes, de représentations. L'engagement, l'agir devient terrestre et situé, car à travers l'enquête on ne parle plus depuis le haut de son balcon, avec des réponses idéologiques, mais bien à partir de la situation et de sa complexité. C'est le tissu relationnel qui se met à s'exprimer.

En résumé, cette description de territoire de subsistance nous fait passer d'un "territoire d'où on vient" à un "territoire dont on vit". Généralement, ces deux territoires ne se superposent pas beaucoup. Et comprendre notre territoire de subsistance, ce territoire dont on vit, permettrait de se resituer dans notre tissu relationnel concret et d'avoir une agir situé. Mais avec qui sommes-nous en relation, qui a un pouvoir d'action sur les situations dont on fait partie, où et comment agir ?

## 6. Une puissance d'agir plus qu'humaine ?

Au cours de nos multiples expériences avec divers publics, nous avons pu constater que de manière générale les préoccupations des participant.e.s tournaient autour des humain.e.s. Lorsqu'on va se poser la question de quoi dépend notre verre d'eau, les premières préoccupations sont généralement humaines et socio-techniques. Les autres qu'humain.e.s sont généralement peu présent.e.s dans les descriptions que nous avons dans les premières séances de nos ateliers.

Ce chapitre va creuser de nouvelles manières de tisser les territoires de subsistance, comment lister nos appartenances avec de nouvelles lunettes, qui incluent des puissances d'agir autres qu'humaines.

### 6.1. Les autres qu'humain.e.s se mettent à "parler"

Bruno Latour, nous propose des réflexions intéressantes sur la manière de définir et de distinguer les habitant.e.s et leurs habitats. Il nous dit " *Il en est de la ville comme de la termitière : habitat et habitants sont en continuité; définir l'un, c'est définir les autres; la ville est l'exosquelette de ses habitants, comme les habitants laissent derrière eux un habitat*



*dans leurs sillages, quand ils s'en vont ou se dessèchent - par exemple quand on les enterre au cimetière. Un urbain est dans sa ville comme un bernard-l'hermite dans la coquille. "Où suis-je donc ?" Dans, et par et en partie grâce à ma coquille. La preuve, c'est que je ne peux même pas monter mes provisions chez moi sans l'ascenseur qui m'y autorise. L'urbain serait-il donc un insecte "à ascenseur" comme on dit d'une araignée qu'elle est "à toile" ? Encore faut-il que les propriétaires aient entretenu la machinerie. Derrière le locataire une prothèse, derrière la prothèse, encore des propriétaires et des agents d'entretien. Et ainsi de suite. Le cadre inanimé et ceux qui l'animent, c'est un tout . Un urbain tout nu, cela n'existe pas plus qu'une termite hors termitière.<sup>50</sup>*

Nous commençons par ce passage, car il permet de questionner la puissance d'agir<sup>51</sup> des différents acteur.rice.s d'un territoire de subsistance. Est-ce que ce ne sont que les humain.e.s qui auraient une puissance d'agir, une capacité d'action ? Ce que propose cet exemple, c'est que ce ne seraient pas que les habitant.e.s "humain.e.s" qui agissent et donc que le décor n'est pas inanimé. Ce serait plutôt le tissage des habitant.e.s dans le territoire qui permet l'émergence de la possibilité d'action. Dans cette logique, l'ascenseur a une puissance d'agir, cela signifie que l'ascenseur aurait autant de capacité de bouleversement du territoire de subsistance qu'un être humain par exemple. Comme le cite l'exemple, quand je rentre avec mes courses chez moi et que je dois prendre l'ascenseur, celui-ci me dicte une partie de mon comportement. Difficile de dire ce qui est inanimé et ce qui l'est. Nous sommes habitué.e.s à considérer la technique comme neutre, nous l'utilisons bien ou mal. Si j'utilise un ascenseur pour aller visiter ma belle-mère au sixième étage et lui apporter un bouquet de fleurs, je l'utilise positivement (la technique est bénéfique), si je monte pour l'égorger, cela sera considéré comme négatif ! Suivant cette conception, la technique serait donc bien neutre et seule la façon dont je l'utilise est importante ! Mais les choses sont bien plus complexes : et si les ascenseurs agissaient « à l'insu de notre plein gré » ? Comme l'a montré Serge Soudoplatoff, l'ascenseur a fait disparaître la mixité sociale au sein des immeubles et une certaine sociologie verticale fut remplacée par une horizontale. Les étages supérieurs devinrent plus prestigieux que les inférieurs et la répartition des classes sociales au sein des villes fut modifiée. L'ascenseur a donc complètement modifié l'urbanisme, avec lui, les bâtiments sont devenus de plus en plus élevés et les « gratte-ciel » avec charpente métallique se sont développés un peu partout dans le monde.

<sup>50</sup> Voir Bruno Latour - Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Paris, La Découverte, 2021,

<sup>51</sup> Puissance d'agir ou l'agentivité, adaptation de l'anglais « agency » est la faculté d'action d'un être, sa capacité à agir sur le monde, les choses, les êtres, à les transformer ou les influencer.

---

« ... l'affirmation ultime de tout engagement écologique : nous ne sommes pas seuls au monde. »

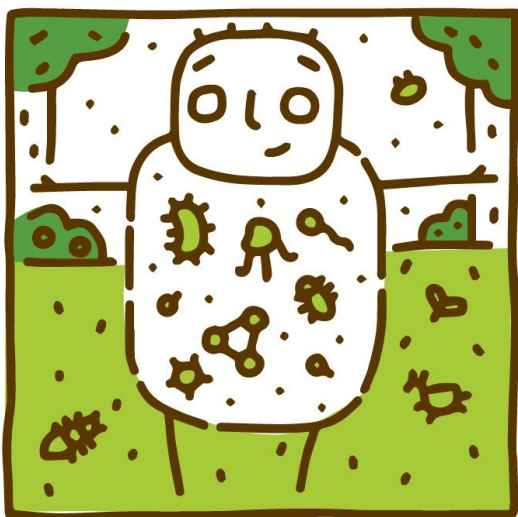
**Isabelle Stengers**

---

Voilà donc que monte sur la scène du théâtre une partie du décor que nous avons pensé inanimé. Nous faisons ici référence aux questionnements liés à la séparation nature/culture qui a été développée plus haut. Nous aimerions aller plus loin dans cette réflexion en questionnant ce qui forme la frontière d'un "corps vécu".

Comme le cite Latour : " Je voudrais maintenant utiliser le terme de "corps vécu" pour pointer vers la multitude des vivants qui s'assemblent provisoirement de façon assez durable

pour permettre de prolonger de quelque temps mon existence. L'expérience du cancer a ceci d'intrigant qu'elle oblige à s'intéresser à l'indépendance de quelques-uns de ces êtres qui suivent leur propre chemin encore plus librement que les autres. Minuscules inaccessibles, astucieux, obstinés, mais surtout, comme tous les autres vivants, suivant une loi qu'ils se donnent à eux-mêmes; Sui generis, cause de soi, se dit de toutes les puissances d'agir, et de Gaïa par excellence. Ce nuage



d'holobiontes<sup>52</sup>, ces milliards de puissances superposées, entrelacées, interdépendantes, mènent chacune leur vie et chacune, selon ses choix, dure ou disparaît, engendre ou s'efface. Le corps vécu, le corps des vivants, et donc le corps des mortels, désigne maintenant la matérialité même de ce que je suis. C'est vrai de mon intérieur comme de mon extérieur, de l'ancien corps "subjectif" comme de l'ancien corps "objectif". Si l'oxygène que je respire provient des bactéries, les poumons qui le respirent proviennent de ces lignées immensément longues qui s'en sont saisies comme d'une chance. Et moi, c'est la chance que j'ai de surfer quelque temps cette vague immense que je désigne comme "mon corps"."

---

<sup>52</sup> " Un holobionte, ce n'est ni un hologramme (photo en relief), ni une holothurie (concombre de mer) ! Du grec holos, "tout" et bios, "vie", le terme holobionte correspond à une entité vivante naturelle constituée d'un organisme supérieur, c'est-à-dire pluricellulaire, appelé hôte, tel que vous, moi, un animal ou une plante, et de son microbiote, c'est-à-dire de la cohorte de microorganismes qui lui est étroitement associée (bactéries, virus, archées, protistes et champignons microscopiques). En bref, **c'est un hôte et tous ses microbes**, tels que ceux que vous hébergez au sein de votre intestin par exemple (environ 1 à 2 kg par adulte) !"

Nous avons souhaité prendre cet exemple pour venir questionner notre manière de regarder ce dont on dépend. L'intérêt ici est de venir bouleverser notre regard sur ce que nous avons pensé être un décor inanimé et sur la limite entre un individu et ce/ceux qui l'entourent.

Ces exemples illustrent qu'on ne peut plus, en tant qu'humain.e.s, se poser comme les seul.e.s acteur.rice.s dans un réseau, un tissu complexe. Les autres qu'humain.e.s peuvent aussi avoir une puissance d'agir, une capacité d'action. Que ce soit au niveau d'un monde plus sociotechnique avec l'exemple de l'ascenseur ou alors dans le monde des vivant.e.s autres qu'humain.e.s comme nous avons pu le questionner avec l'exemple de la termitière et des bactéries, des virus qui jouent un rôle à l'intérieur de nous comme à l'extérieur.

Le décor qu'on pensait inanimé semble donc commencer à se réveiller...




---

« Comme un balcon suspendu dans le vide, {...} il y a le monde où l'on vit, celui de la justice justement, des droits et des devoirs, du vote, de la citoyenneté, et il y a le monde dont on vit, devenu très éloigné, en dessous, ignoré, dénié, qui n'a pas les mêmes droits ; le premier est suspendu au dessus du second ; on sent que ça va craquer ; d'un seul coup, le monde dont on vivait sans le savoir fait irruption de toutes parts dans le monde où l'on vivait jusque-là, d'où la stupéfaction devant la migration, la crise climatique, la disparition des espèces :

« Mais qu'est-ce qu'ils font tous là, à nous embêter ? »

**Bruno Latour**

---

## 6.2. La réanimation du décor

On pourrait donc dire que les nœuds formés par de multiples relations dans un territoire de subsistance auraient aussi une capacité d'action, une puissance d'agir. Ce que le moderne nommait 'objet technique neutre' ou comme appartenant à la nature peut aussi monter sur scène, se mettre à agir et parler. Et c'est de même pour tout ce qui fait et permet la vie. Cet exemple repris d'une étude menée par le RCR<sup>2</sup> illustre d'une autre façon l'importance de remettre les non-humain.e.s sur scène. Il s'agit d'un dialogue entre trois personnages qui viennent questionner qui produit le pain<sup>53</sup>.

**Grand Ma :** *Quand Baptiste parle de réseau d'appartenance, on peut en faire un parallèle avec la notion de situation que nous avons pas mal explorée au cours de nos échanges. C'est en quelque sorte le tissu de relations auxquelles nous sommes liées et dont nous dépendons.*

**Baptiste :** *Avec cette singularité importante que les nœuds des réseaux ne sont pas que des humain.e.s et des productions humaines. Les actrices et les acteurs du réseau sont des vivant.e.s, des êtres qui permettent la vie et qui dépendent les un.e.s des autres pour vivre. On parle parfois de coproduction du réseau d'appartenance. Le réseau d'appartenance, la situation complexe, existe par le tissage de relations mutuelles entre les différents nœuds.*

**Grand Ma :** *Si je te pose la question qui produit le pain, les 5 premiers mots qui te viennent en tête sont lesquels Jo ?*

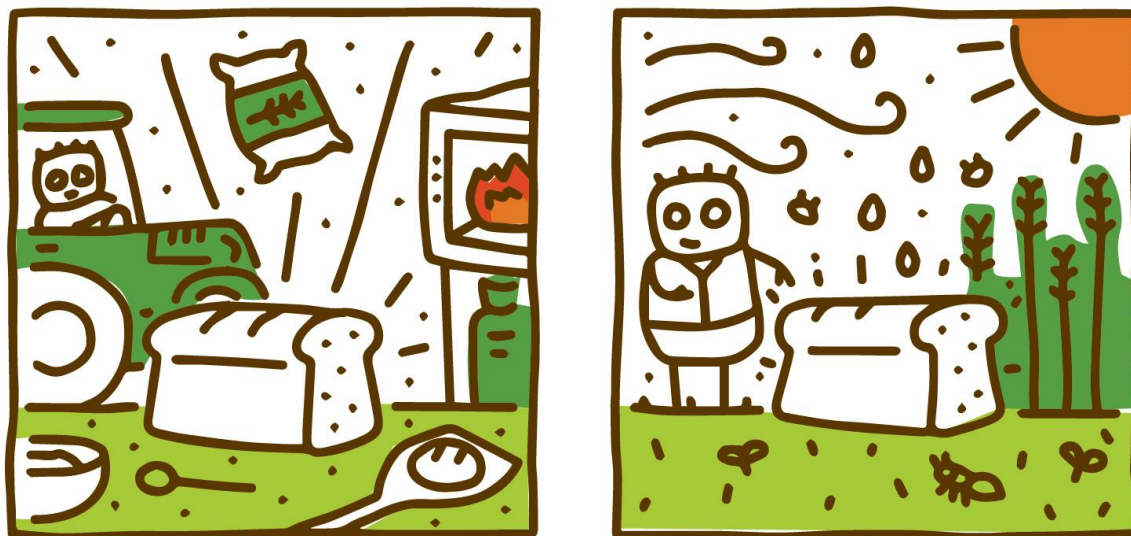
**Jo :** *Mmm, le fermier, le tracteur, le boulanger, le gaz pour son four et hummm... la farine.*

**Baptiste :** *Voilà un exemple intéressant. Merci pour cette proposition Marie. Dans l'exemple que tu donnes, je trouve qu'on peut bien sentir que le pain ne semble dépendre que de l'humain dans son processus de fabrication. Les éléments que tu as choisis me font penser que le pain est extrait du vivant, du tissu qui lui permet d'exister. N'a-t-on pas besoin de soleil et d'eau pour que les céréales puissent pousser ? Ne dépend-on pas de la vie du sol pour que les graines puissent s'enraciner et pousser ? Dans le levain du pain, ne dépend-on pas d'un complexe bactérien pour avoir une fermentation et des levées du pain ? Ne faut-il pas du vent pour la pollinisation du blé ?*

**Grand Ma :** *Et aujourd'hui le décor inanimé, dans ce cas-ci, le soleil, l'eau, le vent, la vie du sol, les bactéries du levain, etc. sont en train de reprendre parole. Pour reprendre une image, nous pensions être le centre de la pièce de théâtre entouré d'un décor : la nature. Aujourd'hui, le décor se met à vibrer, à prendre parole. Il semblerait qu'il essaye de nous faire comprendre que dans les situations complexes les relations ne se tissent pas qu'entre humain.e.s !*

---

<sup>53</sup> Voir l'étude: Et si on allait pas sauver le monde ? - RCR<sup>2</sup> 2022



Notre pain est donc dépendant de nombreux.ses acteur.rice, humain.e.s et non humain.e.s. Cet exemple de réveil du décor nous interroge sur la place du vivant, des éléments, des agent.e.s et des acteur.rice.s (ré)animé.e.s dans nos territoires de subsistance. Comme le propose Latour : *« Ici, dans des territoires d'appartenances<sup>54</sup>, nous les terrestres, nous ne rencontrons pas de "matière" au sens propre, pas plus que des "choses inertes". Il nous arrive seulement de perturber, de conforter, de compliquer les niches, bulles, enceintes que d'autres vivants tiennent, soulèvent, maintiennent, enveloppent, superposent, fusionnent avec d'autres vivants - sol, ciel, océans et atmosphères compris. En ce sens, notre expérience du monde n'est pas "matérielle", elle n'est pas "spirituelle" non plus, elle est de composition avec d'autres corps auxquels il faut ajouter la connaissance imagées du lointains, mais sans pouvoir se satelliser hors de chez soi<sup>55</sup> »*

---

« Notre hyper attention envers l'humain semble nous rendre toxiques pour la terre et les humains futurs. Il ne faut pas aimer moins l'humain, mais mieux : pour ce qu'il est ; c'est-à-dire un nœud de relations avec le vivant. »

**Baptiste Morizot**

---

Nous souhaitons terminer sur ce passage issu de "La condition Terrestre" de Sophie Gosselin et David Gé Bartoli :

<sup>54</sup> Utilisé ici comme voulant dire territoire de subsistance.

<sup>55</sup> Bruno Latour - Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Paris, La Découverte, 2021,

*“Une possible réponse consiste à dire qu’aujourd’hui, aux quatre coins de la Terre, même dans les nations les plus modernisées, des processus collectifs se trouvent à l’œuvre, qui tentent de répondre à la crise écologique à travers d’autres manières de composer avec les autres qu’humains. Celles-ci s’expriment notamment dans la réhabilitation ou le renouvellement de pratiques agricoles ancestrales à travers lesquelles prend forme une nouvelle relation à la terre. Ces pratiques agricoles s’inscrivent en rupture avec le modèle industriel et plantationnaire qui conçoit la terre et les êtres cultivés comme de simples instruments de production substituables. Au contraire, tant dans les pratiques d’agriculture sauvage, de permaculture que d’agroforesterie, il s’agit de favoriser les conditions d’une cohabitation entre espèces et entités hétérogènes à la fois minérales, végétales et animales. C’est tout le cycle de renouvellement des fonctions de la vie qui se trouve ainsi remis en jeu, défait de la logique de production dans laquelle il se trouvait emprisonné : la variété des graines, leur implantation dans des sols vivants, habités par des milliers de bestioles de différentes tailles, leur dissémination par les vents ou par les insectes pollinisateurs, la variabilité saisonnière et atmosphérique, les déjections ou alimentations animales... Les êtres humains redécouvrent la multidimensionnalité des mouvements naturels avec lesquels ils doivent apprendre à vivre et composer. Mais ces pratiques, quoique nécessaires pour rendre effectives d’autres manières d’habiter la Terre, ne peuvent avoir de véritable effectivité que si elles remettent en question les logiques et dynamiques modernistes et capitalistes fondées sur l’anthropocentrisme et l’extractivisme”.*<sup>56</sup>

### 6.3. Le réveil de Gaïa

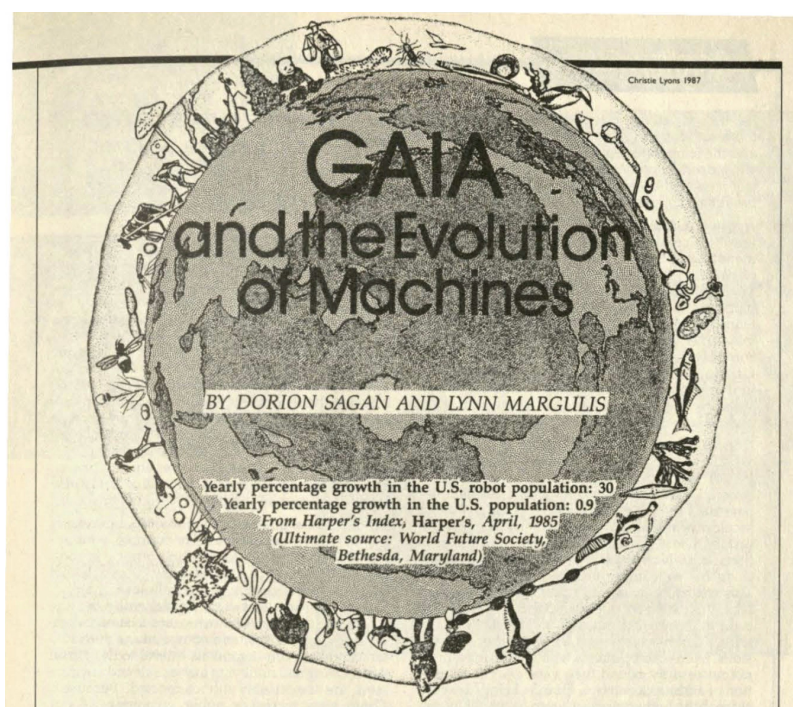
Il semblerait donc que le décor, la Nature, soit en train de se faire entendre suffisamment fort pour que notre sensibilité la perçoive. Ce que Latour, et d’autres avant lui, appellent le réveil de Gaïa ou encore le cri de Gaïa. Il nous dit : *“L’ancienne Nature disparaît et laisse la place à un être dont il est difficile de prévoir les manifestations. Cet être, loin d’être stable et rassurant, semble constitué d’un ensemble de boucles de rétroactions en perpétuel bouleversement. Gaïa est le nom qui lui convient le mieux. (...) En explorant les mille figures de Gaïa, on peut déplier rétrospectivement tout ce que la notion de Nature avait confondu.”*<sup>57</sup>

Il y a 4,5 milliards d’années, la Terre était entourée d’une atmosphère qui n’avait pas, au départ, une composition accueillante pour la vie. C’est la vie elle-même qui a créé l’atmosphère telle que nous la connaissons (78 % d’azote, 21 % d’oxygène, avec quelques centièmes de pour cent de CO<sub>2</sub>). Non seulement la vie a créé de toute pièce la

<sup>56</sup> La condition Terrestres. Sophie Gosselin et David gé Bartoli Seuil 2022

<sup>57</sup> Bruno Latour - Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique, Paris, La Découverte, 2015,

composition chimique de l'atmosphère, mais c'est également elle qui a maintenu l'habitabilité de la Terre pendant plus de 3,5 milliards d'années en dépit des perturbations externes. Donc, non seulement la vie a créé les conditions de son existence et de son développement, mais le plus extraordinaire, c'est que c'est également elle qui a fait évoluer les conditions pendant des milliards d'années.



<sup>58</sup>C'est cela *Gaïa* selon Lovelock et Margulis : une planète autorégulée, et l'élément principal par lequel se fait cette autorégulation, c'est la vie. Gaïa énonce le fait que la multitude d'êtres vivant sur Terre et leur environnement immédiat sont intimement liés. Ensemble, ils se comportent comme un système unique et cohérent, un ensemble auto-organisé, capable de

réguler l'environnement global d'une manière qui favorise sa propre survie, malgré les perturbations destructrices introduites par le chaos. Sans aucune idée d'anticipation ou de plan préconçu de la part des organismes, ce système a réussi à maintenir la planète dans son ensemble dans un état habitable qui soit propice à sa propre prolifération. La capacité de transformation qu'exercent les vivant.e.s sur Terre résulte de la combinaison de deux mécanismes : l'évolution des espèces par la sélection naturelle et la capacité d'amplification que constitue la croissance exponentielle des organismes lorsqu'ils s'établissent dans une niche écologique qui leur est favorable.

Le réveil de Gaïa nous invite à un changement de représentation. Lorsque le décor que l'on pensait inanimé monte sur scène et se met en quelque sorte à parler, l'acteur.rice humain.e se voit peu à peu invité.e à changer de lunettes. Nous ne sommes plus dans un monde avec l'humain au centre et un décor inanimé autour de lui. Il semblerait que d'autres actrices et acteurs sont en train de monter sur scène et que celles-ci et ceux-ci aient aussi leurs mots à dire et leurs capacités d'action. Avec cette montée sur scène

<sup>58</sup> <https://www.gaian.systems/research/lynn-margulis-autopoietic-gaia-and-the-novacene>

d'autres vivant.e.s, l'humain.e se voit en quelque sorte tiré.e par les pieds pour atterrir non plus sur la Terre de la globalisation mais sur le terre de Gaïa. Nous sommes invité.e.s à atterrir dans une fine couche fragile dans laquelle la vie maintient la possibilité de vivre.

## 7. La zone critique

### 7.1. Et si je vivais dans une peau d'orange ?

Bruno Latour, qui a beaucoup fréquenté les scientifiques en sciences de la Terre, reprend l'hypothèse Gaïa de Lovelock et Margulis en la reformulant : tous les êtres vivants terrestres, humain.e.s et non humain.e.s, bactéries, plantes, insectes, champignons, etc. sont confiné.e.s dans une toute petite zone, minuscule par rapport à la planète, une couche épaisse d'une dizaine de kilomètres. Cette toute petite zone, petite par rapport au rayon de la Terre ( $\pm 10$  km alors que le rayon de la Terre fait 6300 km) s'appelle la zone critique. C'est la seule partie du globe qui soit accessible aux êtres vivants (non-humain.e.s ou humains). Gaïa, pour Bruno Latour, c'est l'ensemble des êtres vivants qui interagissent dans cette toute petite zone où nous vivons. Et ces êtres vivants qui interagissent ont cette capacité extraordinaire de transformer radicalement leur environnement à leur profit. Et ce sont ces êtres vivants qui interagissent qui font que cette toute petite zone dans laquelle nous sommes confiné.e.s reste habitable pour la vie, et pour nous les humain.e.s aussi.



Avec la crise écologique, nous, les humain.e.s, réalisons brusquement que nous sommes en face, ou plutôt, dans Gaïa, cet ensemble d'êtres vivants en interaction constante. Entraînés par notre rêve de progrès permanent, nous avons complètement



perdu de vue que nous ne pouvions vivre que parce qu'existent tous les autres êtres vivants et c'est l'interconnexion entre vivant.e.s qui a rendu - et qui continue à maintenir - notre vie possible. La question fondamentale, selon Bruno Latour, c'est l'habitabilité de la planète : « *Comment on rend la planète habitable, comment on la maintient habitable et comment on lutte contre ceux qui la rendent inhabitable.* » C'est cette question essentielle qui fait maintenant irruption dans nos sociétés, dans la politique, dans l'économie, etc. Elle se pose à nous, les humain.e.s, parce que nous avons commencé à modifier le fonctionnement du système terre et la composition de l'atmosphère, et que nous sommes donc en train de modifier l'habitabilité de la zone critique. Et pour Bruno Latour, Gaïa, c'est le nom de cette situation nouvelle.

---

*Désormais, nous ne sommes plus caractérisés par la place particulière que nous occupons sur le globe, mais plutôt par la métamorphose, par la transformation géochimique particulière que nous subissons. C'est selon moi une version plus réaliste de ce que signifie "exister dans la zone critique". Il s'agit en quelque sorte d'une vision énergétique, d'une vision ancienne de ce qui se passe sur Terre, parce qu'elle rappelle les premières représentations de la Terre. C'est elle qui nous permet de savoir où nous sommes. Je reconnais qu'il est plus commode de se repérer sur une carte Michelin, mais la carte Michelin ne nous dit pas dans quoi nous sommes."*

**Bruno Latour**

---

Cette zone critique, la fine peau d'orange de notre planète, a une histoire. Cette fine couche n'est pas statique, elle est en métamorphose constante, tout est en mouvement, en changement dans Gaïa. Les *terrestres* sont ces choses qui dépendent en amont de ce qui les fait vivre et en aval qui font dépendre les suivant.e.s de ce qu'ils rejettent. Chaque nœud qui participe à la vie de Gaïa, de ce tissu relationnel d'appartenance, a son histoire. Chaque nœud se retrouve en quelque sorte sur un vecteur dont le passé est lié à des chances saisies par d'autres vivant.e.s. Comme nous l'avons cité plus haut : *"Si l'oxygène que je respire provient des bactéries, les poumons qui le respirent proviennent de ces lignées immensément longues qui s'en sont saisies comme d'une chance."*

---

*"Dans l'intervalle de ces quelques kilomètres vers le haut et vers le bas, il n'y a pas un seul phénomène géochimique qui ne soit médié par l'activité des vivants - les humains arrivent tardivement et modifient certains phénomènes, mais ils ne sont pas les seuls : les bactéries sont les facteurs de modifications les plus importants. Les vivants ont évolué et ont transformé leurs conditions d'existence par leurs mouvements à l'intérieur du biofilm, la*

*zone critique. Nous ne sommes plus sur une planète, sur la Terre avec un grand T, nous sommes dans la zone critique, Gaïa, terre ou la fine peau d'orange."*

**Bruno Latour**

---

## 7.2. Vers un système d'engendrement

Cette nouvelle représentation d'être au monde nous propose de nouvelles lunettes, de nouveaux filtres pour voir, sentir le monde. Dans ces cycles où chaque vivant.e engendre la vie et peut vivre grâce à l'existence d'autres vivant.e.s, Bruno Latour nous invite à penser les systèmes non plus comme des systèmes de production, mais bien des systèmes d'engendrement.

Le système de production est influencé par le mythe du progrès, par cette envie d'émancipation. Sans rentrer dans les détails, ce système se concentre sur la transformation de ressources pour le bon confort d'une certaine partie des humain.e.s, sans tenir compte des conséquences sur les conditions d'habitabilité de la terre. Il a été fondé sur une certaine conception de la nature, du matérialisme et du rôle des sciences. Il donne une autre fonction à la politique et se fonde sur une division entre les humain.e.s et leurs ressources. Construit sur une idée de liberté des humains qui se déploierait dans un cadre naturel où il est possible de reconnaître à chaque propriété des limites précises.

Le système d'engendrement propose un changement de regard, Il ne s'intéresse pas à produire pour les humain.e.s des biens à partir de ressources, mais à engendrer les terrestres - tous les terrestres et pas seulement les humain.e.s. Dans ce système des acteur.rice.s, des animé.e.s sont reliées et interdépendants. Elles.ils ont tou.te.s des capacités de réactions distinctes, des puissances d'agir. Il est fondé sur l'idée de cultiver des relations de réciprocité entre terrestres, opérations d'autant plus difficiles que les animé.e.s ne sont pas limité.e.s par des frontières et ne cessent de se superposer, de s'intriquer les uns dans les autres.

Comme le dit Latour : *" Si les pratiques d'engendrement assurent la continuité, ce n'est pas par le déroulement des relations de cause à effet, toujours local, mais parce qu'elles insèrent dans tous les hiatus des cours d'action, dans chaque détail, ce moment, cette solution de continuité, cette inspiration, cette créativité parfois minuscule, qui permet aux agissements les plus ordinaires, ceux des cellules, des gènes, des employés, des Médecins, des robots eux-mêmes, de prolonger un peu plus longtemps les puissances d'agir. [...] Nous sommes*

*tous, mâles et femmes, des corps engendrés et mortels qui devons nos conditions d'habitabilités à d'autres corps engendrés et mortels de toutes tailles et de toutes lignées."*<sup>59</sup>

D'une autre manière, Baptiste Morizot nous propose de sentir ces conditions d'engendrement avec ce bel exemple :

*"A chaque repas, nous accomplissons un geste d'une portée rituelle majeure. Un culte des ancêtres qui n'a pas été révélé jusqu'ici. Plongeant trois doigts dans un pot de gros sel pour en jeter une poignée dans une casserole, comme la sorcière jette une substance magique dans la potion. Ou saisissant négligemment la salière pour, comme le moine zen son gong, le secouer rythmiquement trois fois au-dessus de l'assiette : nous salons.*

*C'est un rituel quotidien, dont on aperçoit peu les protagonistes immémoriaux : ceux envers qui il rend son culte discret.*

*Nous avons en effet besoin de manger du sel tous les jours pour maintenir notre équilibre métabolique. Nous pouvons nous maintenir sur la terre ferme 'seulement parce que notre corps abrite une énorme quantité d'eau salée'. Mais d'où vient que nous sommes composés d'eau salée, et voués quotidiennement à la malédiction de reconstituer de l'extérieur cette salinité intérieure ?*

*Le métabolisme qui est le nôtre fonctionne grâce à des pompes ioniques qui font circuler sodium et potassium à partir de différences de concentration et de charges électriques des ions. Dans les neurones, ces pompes permettent la communication entre cellules. C'est-à-dire que toute l'activité nerveuse et cérébrale à besoin de sel.*

*Notre besoin de sel est un héritage secret de notre long passé aquatique; de ces quelques milliards d'années où nos ancêtres ont vécu dans un milieu océanique dont la salinité était forte. Ce faisant, ils incorporaient dans les échanges avec le milieu une eau salée, au point de devoir réguler leur salinité interne. L'évolution a saisi cette opportunité pour utiliser les forces électriques des ions sodium, de manière à faire fonctionner les pompes à circulation de matière et d'énergie qui fondent l'activité métabolique de l'organisme humain actuel.*

*Ce besoin actuel de sel, d'eau salée destinée à gorger les tissus vivants, est le souvenir organique de la mer emmenée avec nous sur la terre. La mer est restée au-dedans comme un souvenir de chair, incorporée en nous sous la forme des besoins en sel nécessaires pour fonctionner, c'est-à-dire vivre. Comme ces aqueducs antiques, oubliés, qui servent de fondation à une ville nouvelle.*

---

<sup>59</sup> Bruno Latour - Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Paris, La Découverte, 2021,



*Le sel est nécessaire à un organisme qui a été fait dans la mer, par la mer : qui y a trouvé la matière première même de sa constitution. Cette eau salée dans laquelle nous baignons constitue les sept dixièmes de notre organisme, encapsulée dans nos tissus. L'eau salée qui coule dans nos veines n'est que la rémanence concrète de l'eau de mer des océans primordiaux, cette eau qui constituait notre élément originel, amniotique constructif. L'hypothèse neutre pour défendre cette idée est l'expérience pensée suivante : un animal qui aurait évolué depuis le début sur terre ne serait constitué par les mêmes besoins physiologiques en sel.*

*Manger du sel, alors, c'est reconstituer en soi le milieu originaire : la part d'océan qu'on a emporté avec nous lorsque nous sommes sorties des eaux. (Se souvenir de l'océan chaque fois qu'on sale. De ce qu'on lui doit ?)<sup>60</sup>*

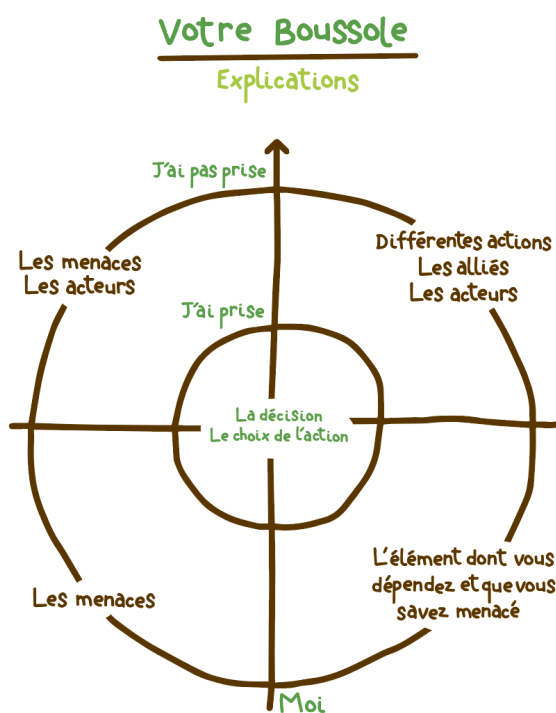
Alors, comment essayer de prendre soin de nos liens d'appartenances interspécifiques ? Comment apprendre à faire partie du tissu de vivants, de Gaïa et de prendre soin des liens qui nous unissent dans différents territoires de subsistance ? Voilà quelques questions que nos propositions et que nos expérimentations tentent d'aborder.

<sup>60</sup> Baptiste Morizot - Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous, Arles, Actes Sud, 2020

## 8. Tisser de nouvelles alliances

### 8.1. Une boussole qui me peuple et active ma puissance d'agir

Afin de mieux sentir, explorer, décrire nos territoires d'appartenance, nos liens avec tou.te.s les vivant.e.s, Bruno Latour nous propose un outil : La boussole.



En voici sa description : *“Pour explorer la possibilité d'une telle transformation, il serait bon de bénéficier d'un dispositif pour rendre ces descriptions du territoire vu d'en bas chaque fois plus concrètes. Avec Soheil Hajmirbaba, nous nous y sommes essayés en dessinant un grand cercle à même le sol, orienté par une flèche, avec d'un côté un signe plus, et de l'autre un signe moins. Et en demandant aux participants de se placer au centre. Derrière vous, à main droite, il y a ce dont vous dépendez, ce qui vous fait vivre, ce qui vous permet de subsister ; à main gauche, ce qui vous menace. Dans le quart avant droit, il y a ce que vous allez faire pour maintenir ou accroître*

*les conditions d'habitabilité dont vous avez bénéficié ; dans le quart avant gauche, ce qui risque d'empirer la situation, en stérilisant un peu plus les conditions d'existence de ceux qui dépendent de vous. ... quand on s'approche du milieu, chacun tremble un peu : il faut se décider, c'est là le plus difficile, on se révèle : on va parler de soi, ou mieux, de ce qui vous fait vivre.*

---

« Nous sommes là pour faire penser, non pour penser à la place des autres »

**Bruno Latour**

---

*Le centre du creuset, là où je place timidement mes pieds, se trouve à l'intersection exacte d'une trajectoire – et je n'ai pas l'habitude de me penser comme le vecteur d'une trajectoire – qui va du passé, tout ce dont j'ai bénéficié pour exister, pour croître, parfois même sans m'en apercevoir, sur quoi je compte inconsciemment et qui peut-être s'interrompra avec moi, par ma faute, qui n'ira plus vers l'avenir, à cause de tout ce qui menace mes conditions d'existence, et dont je n'avais pas conscience non plus. Pas étonnant que je sois ému. Oui,*

*oui, c'est très naïf, c'est tellement simpliste ; c'est comme choisir entre le bien et le mal. C'est exactement cela : c'est un jugement que vous portez avec les autres qui vous aident à jouer sur cette marelle, en répondant aux questions sur ce qui vous fait vivre, ensuite sur ce qui vous menace, et, enfin, sur ce que vous faites ou ne faites pas pour contrer cette menace. Rien de plus simple, rien de plus décisif... Dans tous les sens du mot, vous y rejouez votre vie.*



*Justement, chaque fois que vous allez mentionner à haute voix l'une des entités de votre liste, quelqu'un de l'assemblée vient « jouer » ce « rôle » et c'est à vous de placer ce personnage sur cette sorte de boussole – ou de la déplacer selon l'évolution de votre court récit. L'étonnant résultat de ce petit théâtre, c'est que, bientôt, vous voilà entouré d'une petite assemblée qui représente pourtant, devant les autres participants, votre situation la plus intime. Plus vous listez vos attachements, mieux vous êtes défini. Plus la description est précise, plus la scène est remplie ! ... Le territoire n'est pas ce que vous occupez, mais ce qui vous définit.*<sup>61</sup>

Ce dispositif permet de donner peu à peu figure à l'un de ces holobiontes qui paraissent, jusqu'ici, tellement difficiles à représenter. On pourrait dire qu'on se repeuple peu à peu. Les terrestres ne se retrouvent plus jamais face à un décor inerte. En décrivant pour les autres et par les autres nos interdépendances, c'est comme si on retrouvait un sol sous nos pieds. On reprend position sur un territoire que l'on peut sentir et ressentir. Le territoire, ce n'est pas ce que vous occupez mais ce qui vous définit.

La boussole permet de ne plus regarder la Nature depuis son balcon. Le décor n'est plus une chose inanimée composée de multiples 'objets modernes' observés par des

<sup>61</sup> Bruno Latour - Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Paris, La Découverte, 2021,

'sujet.te.s modernes'. Le décor se remet en quelque sorte à parler, à s'animer. La forêt, le lac, la montagne, les cerfs, le sol sont toujours là, mais ils ne passent plus par le sujet pour décider de ce qui leur convient ou non. Ils/elles reprennent leur chemin en décidant par et pour eux/elles mêmes ce qui va leur permettre de durer un peu plus longtemps. Les modernes ne sont plus entourés d'un décor inanimé, ils redeviennent terrestres parmi les terrestres. C'est comme si, au lieu de contempler de votre trottoir une grande manifestation qui défilait devant nous, nous nous décidions à rejoindre le flot<sup>62</sup>. Cela signe la fin de l'anthropocentrisme.

---

« Le grand défi, c'est de pouvoir éduquer à travers des pratiques transmissibles et non pas à partir de concepts compréhensibles. »

**Miguel Benasayag**

---

Apprendre à se situer, détailler et affiner sa liste d'appartenance et comprendre de mieux en mieux son territoire de subsistance permet de gagner en puissance d'agir. Il ne s'agit pas de comprendre parfaitement avant d'agir, mais plutôt d'avoir un processus itératif de compréhension et d'action. Les terrestres font des aller-retours entre l'enquête, la boussole et leurs actions. À travers notre agir, nous bouleversons à nouveau notre compréhension, qui modifie et compose avec plus de précision notre liste d'appartenance. Notre puissance d'agir se voit à nouveau bouleversée. Et ainsi de suite.



---

"Pèlerin, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant."

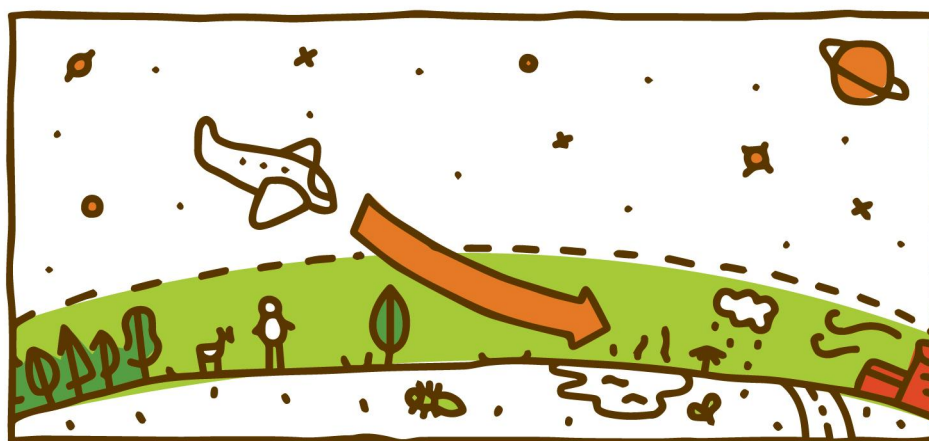
**Antonio Machado**

---

---

<sup>62</sup> Bruno Latour - Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Paris, La Découverte, 2021,

Pour résumer, l'exercice de la boussole est un dispositif pratique qui nous permet de prendre conscience de nos liens d'appartenance. Il permet de prendre des décisions à propos de nos implications et de nos expérimentations, de nous situer dans nos territoires de subsistance. Cela nous permet aussi de redonner une voix aux actrices et acteurs que la modernité avait considérés comme inanimés. Avec ce dispositif on ne vole plus autour de la Terre de la globalisation mais on essaye d'atterrir, de faire remonter le sol dans nos chaussures pour intégrer la fine et sensible couche de Gaïa.



## 8.2. Sortir des dualismes vers des controverses

Se lancer dans un cheminement terrestre semble être un bien gros engagement. Il ne s'agit pas simplement d'aller à une soirée atelier, même si c'est un bon moyen d'amorcer le processus. Recommencer à comprendre et sentir nos territoires de subsistance, redéfinir nos conditions d'habitabilités, faire notre liste d'appartenance, c'est un grand travail et c'est aussi un début d'action, qui, itérativement, peut nous métamorphoser.

En recommençant à percevoir où nous sommes, à nous situer non sur une carte mais dans nos territoires de subsistance, nous sortons des dualismes, du 'c'est bon ou mauvais', 'c'est bon pour untel.le ou pour untel.le', des solutions toutes faites, pour entrer dans les controverses. Nos choix sont toujours une composition, en reliance entre différent.e.s acteur.rice.s du réseau d'appartenance. Il n'y pas de solution parfaite et déracinée d'un tissu, il y a des choix, des actions qui sont pensées en termes de conséquences<sup>63</sup>.

<sup>63</sup> A mettre en lien avec les travaux d'Isabelle Stengers sur la pensée en terme de conséquences



---

*"D'une part, le public est de plus en plus confronté à des incertitudes en matière scientifique : que penser de la nocivité des ondes des téléphones portables, des nanotechnologies, etc. D'autre part, la confiance dans les institutions scientifiques diminue. La conséquence est qu'on n'arrive plus à clore un débat. Alors soit on désespère, soit on équipe le public pour décrypter ces controverses. Désormais, chaque citoyen ne doit plus seulement apprendre mais enquêter pour découvrir qui sont les producteurs de savoirs, où sont les conflits, les intérêts, qui finance la recherche, etc. Il ne s'agit pas d'une pédagogie descendante, comme celle à laquelle le public est exposé aujourd'hui dans ce que l'on appelle la diffusion des savoirs ou la « culture scientifique ». Nous sommes tous les habitants d'un paysage controversé."<sup>64</sup>*

**Bruno Latour**

---

Comme le dit Latour dans une de ses dernières interviews<sup>65</sup>, nous pouvons faire notre jardin en permaculture pour prendre soin du vivant, de notre sol, de faire partie d'un tissu qui permet la vie. Et l'après-midi, nous prenons notre voiture, contribuons à brûler du pétrole et à augmenter le CO2 dans l'atmosphère pour rendre visite à notre famille en campagne. Nous insistons, pas de bonnes solutions toutes faites, des choix, des puissances d'agir qui sont situés, tissés dans un tissu d'appartenance. Et comme le disait Stengers, au plus notre liste d'appartenance grandit, s'affine, au plus notre compréhension de nos territoires de subsistance s'affine, au plus on se sent obligé. La puissance d'agir se déploie et vient en quelque sorte nous pousser dans le dos. Être dans les controverses, c'est autoriser la tension, ce qui tend les relations, les liens dans les territoires de subsistance.

L'épisode (non terminé) de la COVID-19 fut un grand apprentissage collectif de ce que sont les recherches scientifiques et qu'elles s'organisent autour de controverses. Les positions sur l'efficacité des masques non chirurgicaux (ou en tissu) ont varié tout autant que les explications sur l'origine du virus (le pangolin, une fuite d'un laboratoire), que les évaluations des degrés d'efficacité de certaines mesures (confinement, couvre-feu, vaccinations, etc.), tantôt une étude réfute, tantôt une autre valide. Les sciences cherchent, les controverses sont au cœur de leurs activités.

Un énoncé scientifique se fabrique et cette fabrication prend du temps et passe par des tensions, des informations contradictoires, d'inconnues... et cela ne se passe pas hors

---

<sup>64</sup>[https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/anthropologie/bruno-latour-decrypter-les-controverses-est-un-enjeu-democratique\\_166892](https://www.sciencesetavenir.fr/archeo-paleo/anthropologie/bruno-latour-decrypter-les-controverses-est-un-enjeu-democratique_166892)

<sup>65</sup> Bruno Latour : l'ultime entretien - 2/11 | ARTE. [https://www.youtube.com/watch?v=dY7Xp4Cixkg&list=PLCwXWOyIR22s1ObpNtFuD4Ny6\\_paqLX5p&index=2](https://www.youtube.com/watch?v=dY7Xp4Cixkg&list=PLCwXWOyIR22s1ObpNtFuD4Ny6_paqLX5p&index=2)

sol mais est toujours influencé par les intérêts, les positions des acteur.rice.s impliqué.e.s. Les expert.e.s s'affrontent, se contredisent ou s'avouent sans réponse. Le processus d'élaboration des connaissances scientifiques est jalonné de discussions et de disputes dont l'issue est bien souvent incertaine. Il faut du temps, parfois beaucoup de temps, pour stabiliser un savoir ! Pour Bruno Latour, la force, la puissance d'un énoncé scientifique sera construite par le nombre d'êtres divers qu'il pourra mobiliser. Il s'agira de scientifiques bien évidemment, mais aussi d'outils techniques (microscopes, éprouvettes, radiographies suivant les cas) et abstraits (modèles mathématiques, types de raisonnement) qui auront comme caractéristique de pouvoir « faire parler ».

Faire parler qui ? Une rivière, un virus, un ver de terre ! Mais ce cheminement de recherche, comme il mobilise beaucoup de parties et d'intérêts, passera par des hésitations, des affrontements et des guerres de position. C'est ainsi que petit à petit, un savoir peut se stabiliser et sortir de la controverse. La terre est ronde, pas tout à fait, mais ce savoir est stabilisé. Nous vivons une perturbation majeure du climat, nommé réchauffement climatique, d'origine anthropique. Le fait de fumer du tabac est nocif pour la santé. Autant de faits que Bruno Latour appelle « stabilisé » : il n'y a plus de controverses à leur sujet.

Mais il ne s'agit pas d'affirmations sorties du chapeau d'un magicien : chacune a demandé de longues démarches, des milliers d'instruments de mesure, des réflexions logiques, des affrontements d'intérêts et des débats animés. Patrice Maniglier écrit à ce sujet : *« Un énoncé scientifique ne constitue pas en soi une vérité, mais plutôt une conclusion obtenue à partir de certaines méthodes qui peuvent être qualifiées de scientifiques dans la mesure où elles contribuent à une controverse. »*

Les controverses nous incitent donc à modifier nos regards sur nos choix et nos connaissances en sortant des dualités. En situant notre connaissance et notre action, nous avons essayé de montrer comment les choses évoluaient et émergent de manière incrémentale en se tissant et en s'entremêlant. Nous allons proposer de poursuivre en continuant à faire évoluer notre regard en proposant de sortir encore plus des dualités pour aller vers un diplomatie interspécifique.

### 8.3. Une diplomatie des relations

Comment tisser de nouvelles alliances ? En s'autorisant un certain barbouillement moral comme le suggère Baptiste Morizot. Il nous propose de devenir diplomate des relations, de se retrouver au milieu des liens. Il invite à avoir pour boussole, ce qu'il appelle le barbouillement moral. Le barbouillement moral, c'est cette tension, ce nœud que l'on peut ressentir dans son ventre lorsqu'on ne sait pas, qu'on est un peu bloqué. C'est ce qu'on ressent lorsqu'il n'y pas de solutions faciles. Être dans un tissu relationnel

complexe, c'est sortir du "Est-ce que c'est bon pour lui OU pour lui" mais aller vers du ET.

Être diplomate des relations, n'est pas d'accepter tout ce qu'on « entend » dans le réseau. C'est pouvoir affiner sa compréhension des manières d'être vivant.e dans le réseau afin de sortir de réponses idéologiques d'allié.e.s et d'ennemi.e.s toutes trouvées. Cela permet d'affiner son regard et alors de combattre des manières qui ne sont pas au service de communautés d'importance. Les communautés d'importance peuvent être vues comme un approfondissement d'une définition de territoire de subsistance. Cela qualifie le branchement fragile entre des collectifs interdépendants de vivant.e.s humain.e.s et non humain.e.s, qui ont en commun que l'habitabilité d'un milieu de vie leur importe.

Comment créer et faire émerger de nouvelles options qui sont au service de manières d'être vivant.e qui prennent soin du vivant et donc du réseau, de pouvoir combattre des manières qui mettent en danger les liens, les réseaux. Celle-ci permet de sortir d'une logique dualiste de camps. Cela nous permet d'apprendre à faire notre boussole, notre liste d'appartenance avec d'autres regards.

---

*« L'habitat d'une forme de vie n'est que le tissage de toutes les autres »*

**Baptiste Morizot**

---

Cette proposition permet d'éclairer des décisions qui ne visent plus à nous extraire et nous autonomiser de la « nature » pensée comme contrainte à la souveraineté du collectif qui se donne à lui-même sa loi. Il vise à nous tisser mieux dans nos milieux donateurs ; dans ces interdépendances qui rendent la vie individuelle, collective et autre qu'humaine plus vivable. Cette approche permet à l'alliance de se retrouver à défendre la transformation des usages du territoire vers des pratiques plus soutenables pour les interdépendances elles-mêmes.

Par exemple, cela rend visible que ce n'est pas seulement l'apiculture ou le maraîchage qui sont fragilisés.e.s : c'est l'interdépendance entre pollinisateurs et milieux qui souffre des intrants. Il suffit que se tisse un front commun entre deux ou plusieurs acteur.rice.s pris.e.s dans une communauté d'importance, que ce front agisse pour une transformation de l'usage des territoires qui leur importe et qu'il lutte ce faisant contre d'autres usages.

Comment savoir où faire passer les lignes entre allié.e.s et ennemi.e.s ? Par l'intelligence collective, par l'analyse concrète des situations concrètes. C'est que toute relation n'est

pas interdépendante : cette dernière à toujours sa place quelque part. Elles sont toujours situées à travers des territoires de subsistance.

La politique des interdépendances permet la négociation avec tous les membres du tissage qui le font tenir et tiennent à lui ; lutte contre tou.te.s celles et ceux qui le détruisent, l'exploitent en le fragilisant de manière structurelle.

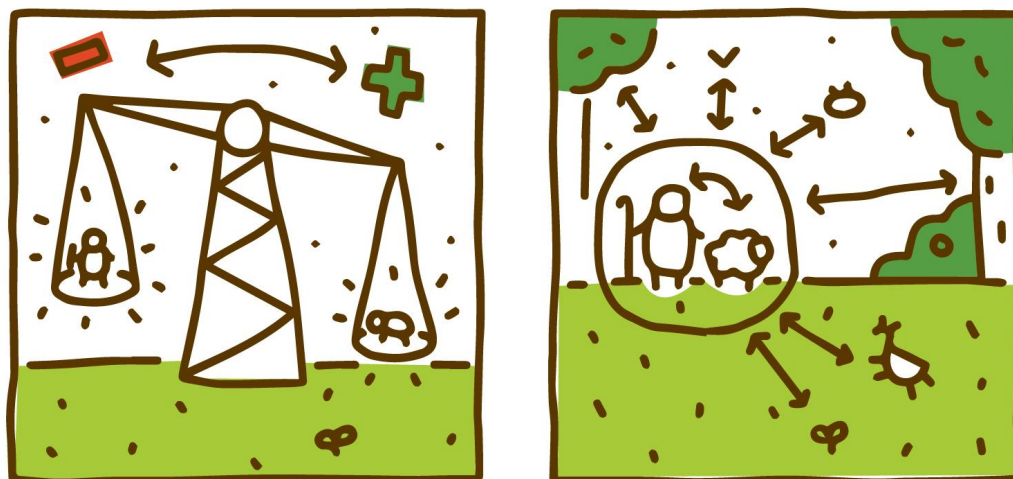
---

*"Le monde est plein de personnes, dont certaines d'entre elles seulement sont humaines, et que la vie est toujours vécue en interrelation avec d'autres."*

**Graham Harvey**

---

Le point de vue des interdépendances ne revient pas à une empathie consensuelle et pacificatrice envers tout le monde indistinctement, mais à une autre manière de faire émerger les ami.e.s et ennemi.e.s. Ce ne sont plus les ennemi.e.s de mon camp humain extrait des tissages avec le vivant, mais les ennemi.e.s du tissage lui-même. Ce point de vue permet de faire saillir en toute clarté les ennemi.e.s du tissage. Cela politise « mieux » parce qu'on ne défend plus des idées hors sol, mais des communautés d'importance, des transformations collectives de l'usage des territoires vivants, qui font justice à leur histoire évolutive, écologique et humaine.



La question n'est plus est-ce que c'est bon pour les loups ou pour les berger.e.s. Mais comment trouver des pratiques qui permettent une coexistence, à travers des controverses, pour que les deux y trouvent une place dans un territoire qui se tisse avec d'autres dont on dépend.

Cette posture permet d'entrer dans la boussole avec d'autres regards. Cela permet de sortir de luttes dualistes et d'entrer dans la complexité de territoire d'appartenance avec ses controverses, ses liens, ses alliances à tisser qui peuvent prendre soin des conditions d'habitabilités de la communauté de vivant qui tissent ce territoire.

## 9. Une redéfinition de la politique

Même si le mot politique veut signifier bien des pratiques différentes, la manière dont nous les avons pensées, spécifiquement dans la modernité, consiste en une activité entre humain.e.s. Comment vivre ensemble, au sein de la cité, entre humain.e.s, comment distribuer les richesses, qui a droit à quoi, qui prend et comment sont prises les orientations ? Cornélius Castoriadis définissait la politique comme « *l'activité lucide et réfléchie qui s'interroge sur les institutions de la société et, le cas échéant, vise à les transformer.* » L'agir politique moderne est donc initié et construit par et pour les humain.e.s, en opposition à toute force extérieure, qu'elle soit divine ou naturelle. Mais alors, comment s'organiser entre terrestres ? Comment redéfinir les politiques ?

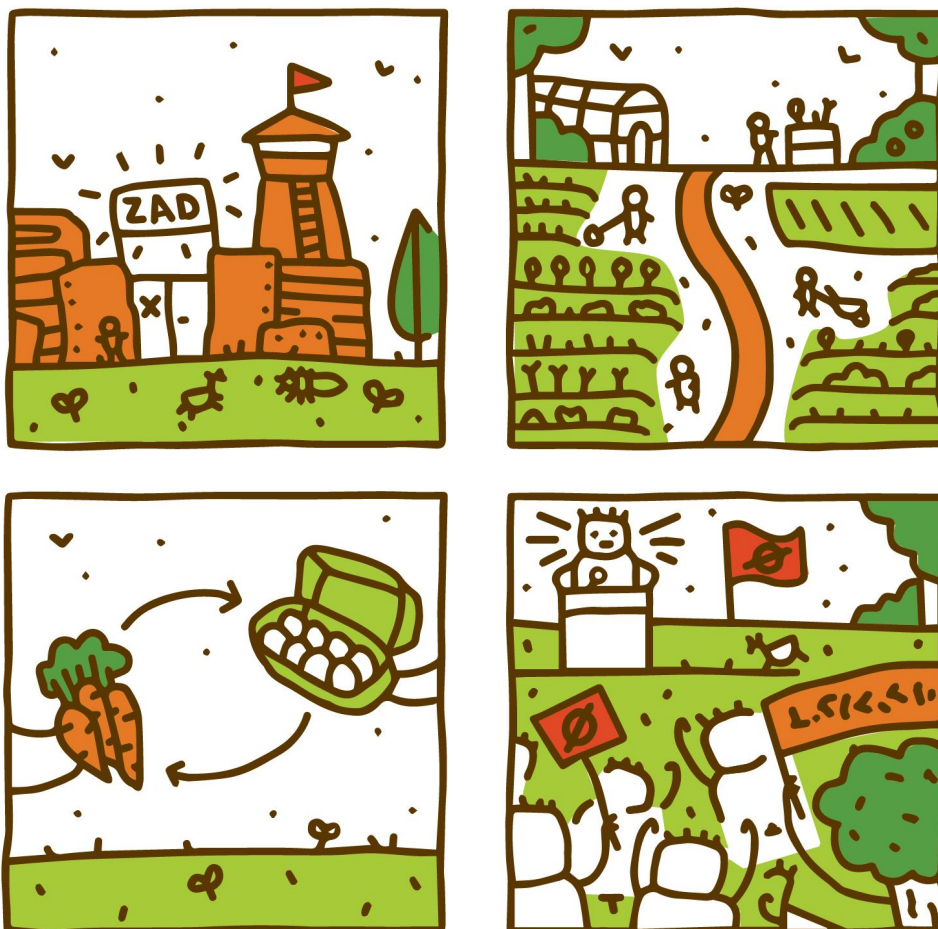
### 9.1. Pourquoi de multiples expériences ?

Vous vous demandez peut-être, est-ce que c'est avec cela qu'on va sauver le monde ? Impossible de le savoir et ce n'est pas l'intention du cheminement.<sup>66</sup> L'avion vole toujours dans le ciel et nous pouvons tenter différents atterrissages.

Latour insiste souvent sur le fait que, de son point de vue, nos grandes institutions ne sont ni prêtes ni capables de gérer les questions liées aux nouveaux régimes climatiques. Elles ont été bâties sur de grandes questions sociales, elles n'ont pas les outils, les capacités de gérer ce type de questionnements. La proposition ici est alors de multiplier les expérimentations, les recherches terrestres à travers des dispositifs qui viennent questionner, métamorphoser nos territoires pour leur redonner une appartenance. Chercher, essayer, transformer, se transformer, composer avec d'autres. Pas comme un.e moderne, sujet.te et unique acteur.rice dans un décor inanimé, mais comme un.e terrestre, un.e acteur.rice animé.e parmi d'autres acteur.rices animé.e.s.

---

<sup>66</sup> Pour plus d'information voir l'étude : Et si on allait pas sauver le monde ? RCR<sup>2</sup>



Et pleins d'autres expériences ...

---

*"Faire peuple veut dire ici une manière de peupler, d'habiter la Terre depuis l'épreuve d'un monde commun plus qu'humain."*

**Sophie Gosselin et David gé Bartoli**

---

Il ne s'agit pas simplement d'essayer d'utiliser les institutions modernes et de faire entrer les autres qu'humain.e.s dans leurs processus. En multipliant les expériences terrestres, la question est d'expérimenter d'autres manières d'être vivant.e avant de

faire émerger de nouvelles manières de faire politique<sup>67</sup>, en remettent en question les fondements anthropocentriques de la conception politique moderne<sup>68</sup>.

C'est le défi que tentent de relever des habitant.e.s de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes. Ces dernier.e.s expérimentent d'autres manières de s'exprimer en tant que vivant.e, acteur.rice d'un tissu d'appartenance. Ils et elles nous disent "Nous ne défendons pas la nature, c'est la nature qui se défend". C'est à travers le tissu de relations que s'expriment les besoins, les cris, les luttes de situation concrète. Ce n'est plus le lac, le triton, ou l'humain.e qui s'exprime. C'est le tissu de relation entre ces nœuds qui s'exprime. Pour nous aider à comprendre, voici un extrait de *"la condition terrestre"* : "Il n'y a pas d'un côté les habitants humains et d'un autre le territoire ou le milieu composé d'autres qu'humains, mais d'humains et autres qu'humains qui émergent depuis la relation définie par le collectif socio-cosmique. Le lieu de vie n'est pas une donnée extérieure au collectif humain mais un constitutif du collectif socio-cosmique lui-même, qui inclut aussi bien les lacs que les montagnes, que les animaux que les plantes."

Comment expérimenter, faire naître des dispositifs qui laissent entrevoir une manière de penser la politique qui accueille des formes de vies autres qu'humaines et qui invente des institutions<sup>69</sup> singulières, adaptées à la situation vécue et répondant aux formes de cet habitat.

Si le réveil de Gaia réanime les autres qu'humain.e.s dans l'espace politique, nous pensons que cela ne peut se faire qu'en situation. En situation, c'est-à-dire, selon les forces mises en jeu dans celle-ci, mais aussi en fonction de la mémoire des lieux, mémoire qui seule rend possible une inscription, une reliance à un espace plus vaste.

---

<sup>67</sup> Nous utilisons ici politique en nous inspirant du travail de Sophie Gosselin et David gé Bartoli qui mettent en avant la notion d'agone comme une scène cosmopolitique où s'élabore le commun terrestre. En référence au concept grec d'*agôn* signifiant à la fois le "débat" et le "combat", l'agone vise à repenser le sens et les formes de la politique démocratique en la défaisant de la référence anthropocentrique de la *polis* grecque. En effet, cette dernière repose sur la coupure entre d'un côté, l'espace proprement politique de la citoyenneté (réservé aux hommes) et, de l'autre, les espaces de la domesticité (réservés aux femmes, aux enfants et aux esclaves) et de la nature sauvage.

L'agone permet donc de proposer des dispositifs qui peuvent questionner : Comment créer les conditions d'émergence d'un commun entre une pluralité de faire monde et d'habiter la Terre sans reconduire un dispositif unifiant et surplombant tel que celui de l'Etat ?

<sup>68</sup> Pour plus de détails voir : La condition terrestre. Sophie Gosselin et David gé Bartoli Seuil 2022

<sup>69</sup> Nous utilisons "institutions" ici en suivant la définition proposée dans la condition terrestre. Par institution nous désignons l'ensemble des dispositions affectives et cognitives partagées ainsi que les formes de médiation et les règles collectives permettant de structurer un monde commun qui préexiste et survit à chaque génération à travers l'actualisation et la perpétuation des relations socio-cosmiques qui les puissance de vie composent pour habiter en commun.

Sophie Gosselin et David gé Bartoli proposent de faire une différence entre 'collectif' et 'peuple', nous trouvons intéressant de la présenter brièvement ici. Faire peuple suppose que le ou les collectifs ne soient plus seulement 'ceux qui habitent un lieux', mais qu'ils soient eux-mêmes habités par la mémoire immémoriale qui trame le paysage. Ces collectifs qui deviennent peuples se retrouvent à prendre soin de lieux car ils en font partie. Prendre soin, c'est s'inscrire dans ce qui existe et tisser des relations de réciprocité, c'est prendre soin, car ce qui existe dépend de moi, et moi, nœud du réseau, j'existe dans ce tissu duquel je dépends.

Si le collectif terrestre cherche à répondre à une situation donnée, le peuple terrestre est porteur d'un monde, s'articule depuis une inscription dans un espace plus vaste, Gaia. Ce peuple terrestre se fait le vecteur, car il est poussé dans le dos par toutes les coévolutions du passé et le gardien de ces nouvelles représentations.

Pour résumer, citons encore une fois "La condition terrestre" : *"Notre proposition est de tenter de faire émerger, en chaque situation, les fils capables d'ouvrir la voie à des devenirs terrestres et de tisser la trame d'un imaginaire instituant partageable, d'une image de ce qui n'existe pas encore, mais qui semble en train d'éclorre. Car imaginer, faire récit, c'est déjà déployer l'espace-temps des métamorphoses à même la trame du réel."*

## 9.2. De terrestre à terrestre : vers d'autres classes.



Le réveil de Gaia, l'atterrissage vers le terrestre, vient aussi reconditionner complètement la manière de se poser les questions des classes sociales. Il ne s'agit plus de s'aligner sur la tradition des luttes de classes dont la formulation était liée et influencée par le système de production et le mythe du progrès, mais de trouver comment les penser d'un point de vue terrestre.

Mettons un peu de contexte : dans la lutte des classes que nous connaissons durant la période moderne, la seule question souvent considérée est celle de la répartition du gâteau : qui obtient combien, la distribution est-elle équitable ou y a-t-il des inégalités ? Les courants appelés le plus souvent de gauche et de droite se disputent quant aux modalités de la répartition du gâteau. Par contre, l'idée qu'il est possible d'agrandir le gâteau et que les progrès techniques et la modernisation vont permettre une meilleure répartition pour tou.te.s n'est pas (ou peu) remise en question.



Pourtant, si on s'intéresse uniquement à la répartition, on ne se pose pas beaucoup de questions quant à la recette et la composition : quels ingrédients, quelles quantités, quels produits, utilisés comment, avec quels effets, quels sont les outils utilisés ? Une caractéristique des courants nommés *écologistes* a été, et est encore, de se poser beaucoup de questions sur la recette. Mais quel gâteau préparons-nous ? Avec quels produits ? Avec quelles conséquences sur les autres vivants et sur nous-mêmes ?



Suivant la recette du gâteau (le modèle de développement) les questions de répartition se poseront différemment ! Ce ne sont donc pas deux attentions indépendantes, elles sont en interaction. L'ancienne répartition des classes serait donc à reconsidérer et nous allons en proposer une avec nos lunettes terrestres. On ne parlerait plus uniquement de la survie, de la reproduction et de la répartition des humain.e.s. Non, les conditions d'engendrement et la recette du gâteau viendraient complètement reconconditionner le contexte. Comment tourner, totalement ou partiellement, le dos à la production pour retourner vers le maintien des conditions d'habitabilité du monde terrestre ?

Bruno Latour et Nicolaj Schultz mettent en évidence l'apparition d'une nouvelle classe qu'ils nomment : La nouvelle classe écologique. Ils ne parlent plus uniquement des classes lié.e.s à la répartition des richesses, mais proposent en quelque sorte la notion de classe géosociale. Dans ce modèle, la répartition ne se fait plus uniquement entre humain.e.s mais elle est située parmi des vivant.e.s dans des situations concrètes, sur des territoires de subsistance. Géosociale, car la question est de savoir comment répartir les puissances d'agir entre des vivant.e.s en tentant de répartir non plus des richesses, mais d'autres manières de prendre soin des relations, des réciprocitys qui se tissent sur nos territoires de subsistance.

---

*« Vouloir superposer, à toutes les échelles, le monde dont on vit et le monde où l'on vit, c'est allonger enfin l'horizon de l'action collective, proposer un projet sinon de développement du moins d'enveloppement. L'esprit des luttes est bien toujours là, le but est bien l'autonomie et la libération, mais le sens de l'action s'est inversé. À ceci près qu'il ne s'agit pas d'une ascension continue vers la liberté à l'ancienne, mais d'une descente, d'un atterrissage, dans une forme nouvelle d'émancipation qui oblige à se battre, pied à pied, contre tout ce qui met en péril l'habitabilité de la Terre. »*

**Bruno Latour**

---

De plus, comme le soulignent, Sophie Gosselin et David gé Bartoli<sup>70</sup>, les réponses aux problèmes d'inégalité et d'injustice sociale pourraient donc se réenvisager dans la perspective d'une justice terrestre, c'est-à-dire d'un rapport au monde basé sur la réciprocité des existants en tenant compte de leurs singularités et altérités irréductibles. Il s'agit d'aller plus loin qu'une logique de défense générique des droits des êtres vivants pour imaginer des formes de cohabitation et d'engagement qui mettent l'accent sur la réinvention des relations en situation<sup>71</sup>, qui donnent lieu à de nouveaux usages et à d'autres manières de prendre soin des relations et des êtres.

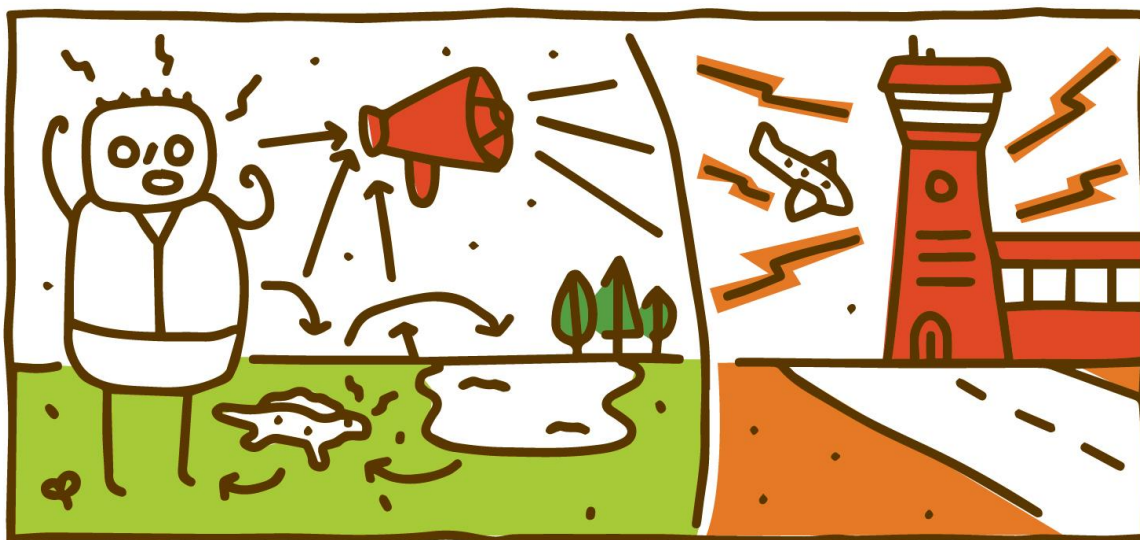
Dans "Les conditions terrestres", Gosselin et Bartoli proposent une autre lecture de ce que nous appelons la personne. Suite à des expériences menées à la ZAD de Notre Dame des Landes, il propose d'utiliser la notion de personne terrestre. Les auteur.rices la définissent comme ceci : *" La personne terrestre ne représente pas un groupe d'individus, mais personnifie une relation, elle-même prise dans la multiplicité des relations potentielles et actuelles qui trament la zone. [...] Chaque personne terrestre peut se concevoir comme un nœud de perspectives, c'est-à-dire de relations, pris dans le double mouvement d'individuation (devenir soi) et de dividuation (constitué par l'ensemble de relation qui la lie à autre chose qu'elle-même)."*

C'est une autre manière d'exprimer le conflit, les différences, les classes. On ne parle plus de Morgane, du triton et du lac. Non c'est la personnification des relations qui les unissent que se met à lutter contre la construction d'un aéroport. Ce n'est plus seulement tel ou tel individu "naturel", membre d'une espèce protégée qui serait défendue car on lui donnerait une sensibilité. C'est la relation terrestre elle-même envisagée comme condition de possibilité d'une cohabitation interspécifique, relation qui n'exclut pas le regard de chacun des nœuds du réseau. On envisage alors les nœuds en les incluant et les envisageant depuis la relation qu'elles ont tissée en situation.

---

<sup>70</sup> La condition Terrestres. Sophie Gosselin et David gé Bartoli Seuil 2022

<sup>71</sup> Voir étude du RCR<sup>2</sup> : Et si on allait pas sauver le monde



Nous avons choisi d'illustrer un exemple possible de redéfinition de classes. Nous disons bien un exemple car aujourd'hui, nous sommes en recherche, en expérimentation pour trouver de nouvelle manière d'habiter, de cohabiter en tant que terrestre. On ne parle plus d'humain.e à humain.e ou d'humain.e à espèce sensible. Non, nous parlons de terrestre à terrestre. Ici l'exemple de la ZAD pourrait vouloir dire : habiter la Zad, c'est ouvrir une zone de réciprocité entre humain.e.s et autres qu'humain.e.s qui passe par le dialogue sensible, quotidien, d'un vivre-avec.

### 9.3. D'autres manières de faire politique

On l'a vu, Bruno Latour et d'autres comparses invitent à repenser de fond en comble cette conception de la politique pour l'élargir à d'autres êtres, considérés comme des puissances d'agir et des cohabitant.e.s. Latour évoque « *La politique est maintenant sous la contrainte d'une forme de pouvoir que moi, j'appelle Gaïa, et qui donne une autre occasion de définir la politique. Ce n'est pas une politique d'êtres humains entre eux. C'est une autre politique.* ». Il invite à redéfinir la politique comme géopolitique, une politique avec la terre, avec d'autres puissances d'agir que des humains.

Cette écologie politique doit donc renouveler les ingrédients, les êtres considérés, la manière de les considérer et composer un monde commun élargi aux autres qu'humains. Latour invite à la création d'une classe géosociale : qui se bat contre tout ce qui met en péril l'habitabilité de la Terre. Les classes géosociales oeuvrent à « *superposer le monde où l'on vit avec le monde dont on vit* ».

Nous continuons à appuyer que nous avons besoin d'expérience. Nous devons trouver d'autres manières de faire politique. Mais nous parlons bien d'expérimentation. Nous avons besoin d'expérimentation, dans des situations concrètes qui puissent permettre l'émergence de nouvelles institutions.

Comment laisser la voix aux autres qu'humain.e.s ? Comment faire politique de terrestres à terrestres et pas uniquement d'humain.e.s à humain.e.s. Atterrir dans la zone critique, c'est essayer de prendre soin des relations de réciprocité qui permettent la vie, c'est s'engager dans des diplomaties interspécifiques. Alors comment redonner une voix aux non-humain.e.s ? Comme le dit Latour : *"Si vous vous étonnez qu'on fasse parler "Forêt" alors il faut vous étonner aussi qu'un président parle comme représentant de "France". Personne morale pour personne morale, chacune a beaucoup à dire et ne s'exprime que par une vertigineuse série d'indispensables truchements. S'il a fallu bien des décennies pour accepter que la définition de la démocratie comme volonté du peuple souverain corresponde, même vaguement, à une réalité, c'est par une fiction qu'il fallait commencer. "Quoi ? Le peuple souverain, mais où avez-vous la tête ?" "Quoi, une délégation de la Forêt ? Mais vous n'y pensez pas !" Les étudiants y ont pensé, et cela ne semble pas leur avoir posé de problème."*

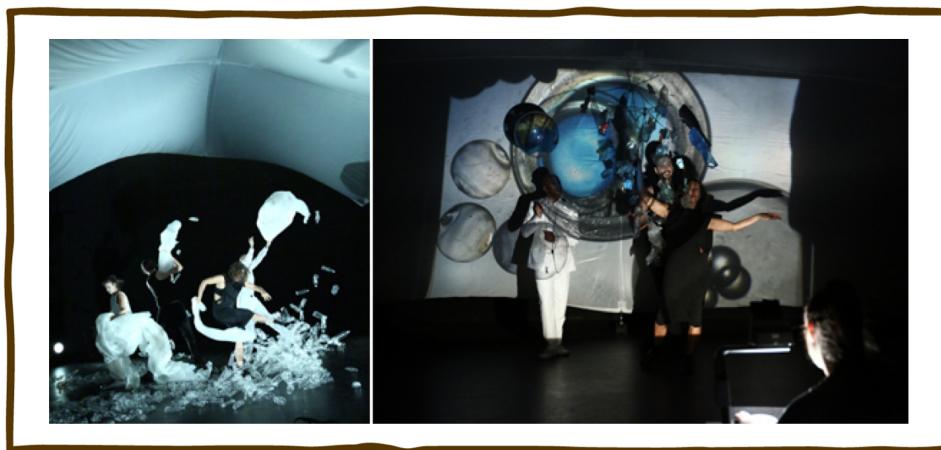
Pour terminer ce chapitre, nous souhaitons donner quelques exemples supplémentaires d'expériences qui essaient de faire venir sur la scène politique les autres qu'humain.e.s. Parmi ces exemples, l'utilisation du théâtre pour mettre en scène des expérimentations, la notion de *théorie animique*, *l'agone* et la personnification d'un fleuve. Avant de vous les présenter, nous souhaitons insister sur le fait que nous ne pensons pas qu'aujourd'hui, nous ayons une solution toute faite pour répondre à ces préoccupations. Nous en sommes encore au stade de balbutiements, des possibles émergences. D'où le besoin d'expérimenter ! Comme le soulignent Latour et Schultz : *"C'est l'équipement mental, moral, organisationnel, administratif, juridique, si longtemps associé au développement qui tourne à vide parce qu'il était fait pour diriger l'attention vers ce qui est devenu une impasse (globalisation). Aujourd'hui, la direction des affaires a visiblement changé, mais le nouvel équipement qui permettrait de passer à l'action n'est pas encore élaboré. On en reste à l'angoisse, à la culpabilité et à l'impuissance. C'est le rôle de la classe écologique de fournir cet équipement."*

### 9.3.1. Mettre en scène des expérimentations terrestres

Mettre en place des expérimentations sous formes théâtralisées permettrait de tester un savoir en cours de constitution, et non simplement d'illustrer une pensée préexistante. C'est ce qu'ont testé à plusieurs reprises Bruno Latour et Frédérique Aït-Touati : elle et il ont essayé de mettre en place des processus de création théâtrale qui deviennent des étapes de réflexion, un moyen de résoudre des problèmes théoriques. L'espace de la scène leur permet d'expérimenter à la fois l'intellectuel, le visuel, le conceptuel et le sensible.

Voici deux expérimentations que nous souhaitons partager afin de venir ouvrir une ébauche de questionnement sur de nouvelles reconstructions politiques. Nous reprenons les mots de Frédérique Aït-Touati pour illustrer cela :

- *"La nature n'est plus un décor". Gaïa Global Circus* est une tentative pour saisir la puissance d'agir spécifique, réactive, de Gaïa. Elle est chatouilleuse comme dirait Isabelle Stengers. Elle réagit à nos actions. D'où ma tentative pour concevoir un décor qui ne soit plus un simple déco, mais un élément central de la dramaturgie, un acteur à part entière.<sup>72</sup> Dans cette pièce, Latour et Aït Touati tentent de redonner une voie au décor que l'on pensait inanimé. Cette expérience tente de décentrer le regard que la modernité avait sur l'humain. Elle essaye de venir faire goûter aux nouveaux acteurs terrestres, comme par exemple l'équilibre subtil créé par le vivant dans l'atmosphère.



<https://www.artforum.com/performance/eva-diaz-on-bruno-latour-s-gaia-global-circus-at-the-kitchen-48465>

- "Nous ne sommes pas le nombre que nous croyions être" Dans le *Théâtre des négociations/Make it work*, il s'agissait de repeupler la scène politique et en particulier ces grands rituels internationaux que sont les négociations sur le climat, en invitant autour de la table de négociations une multitude d'autres entités qui n'y figurent pas habituellement."<sup>73</sup> Cette expérience théâtrale tente d'amener à la table des négociations des actrices et acteurs autres qu'humain.e.s, tel.le.s qu'une forêt, une population de loup dans une région située", etc. Elle expérimente d'autres manières de leur donner une voix. On n'est plus d'humain.e.s à humain.e.s mais de terrestres à terrestres.

<sup>72</sup> Pour plus d'information voir : <http://www.bruno-latour.fr/fr/node/359.html>

<sup>73</sup> Pour plus d'information voir :

<https://www.aiguemarinefilms.com/films/sciencespo/climat-le-theatre-des-negociations>



<https://www.theatre.com/2019/07/02/le-theatre-des-negociations/4/>

### 9.3.2. Un politique animique ?

Comment tenter de redéfinir la politique afin de ne plus être uniquement entre humain.e.s ? C'est ce qu'ont tenté de faire Gosselin et Bartoli en proposant d'explorer différentes expérimentations terrestres. En s'inspirant des expérimentations présentes sur la ZAD de Notre Dame des Landes et d'autres lieux, ils nous proposent d'aller vers une politique animique.

Voici une explication des auteur.rices : *"La politique animique est une politique qui repose sur la reconnaissance :*

*a) que les autres qu'humains sont dotés d'une capacité d'agir et de sentir grâce à laquelle ils participent à l'élaboration des communautés terrestres.*

*b) du caractère intrinsèque et réciproque des liens qui unissent les humains et les autres qu'humains. Ce qui lie ensemble les membres d'une communauté terrestre ne relève pas d'un contrat (qui repose sur une vision anthropocentrée fondée sur la parole), mais d'un lien animique qui passe par les corps et leur capacité à s'affecter réciproquement du fait d'habiter un lieu de vie partagé. [...] La politique animique a pour but de réactiver/relancer ce lien en créant les conditions et pratiques en mesure de reconduire les alliances entre humains et autre qu'humains au sein du lieu de vie"*

Les manières d'habiter à la ZAD en sont des exemples. Nous sommes curieux de voir quel type d'institutions pourront émerger et se répliquer de ce type d'expériences.

### 9.3.3. L'agone

Avec l'agone, Gosselin et Bartoli proposent de créer des conditions permettant l'émergence d'un commun entre différentes manières de faire monde et d'habiter sur terre. Il existe une grande diversité dans la façon de s'organiser, s'articuler entre humain.e.s et autres qu'humain.e.s en fonction de chaque situation et milieu de vie. L'agone propose de créer une politique terrestre afin de permettre à cette pluralité de monde de cohabiter, de s'enchevêtrer. Avec des pistes pour ne pas reconduire un dispositif unifiant et surplombant tel que celui de l'Etat.

Pour citer encore une fois le livre *La condition terrestre* : *"L'agone fait référence au concept grec d'agôn qui signifie à la fois le débat et le combat. L'agone vise à repenser le sens et les formes de la politique démocratique en la défaisant de la référence anthropocentrique de la polis grecque. En effet, cette dernière repose sur la coupure entre, d'un côté, l'espace proprement politique de la citoyenneté (réservé aux hommes) et, de l'autre, les espaces de la domesticité (réservés aux femmes, aux enfants et esclaves) et de la nature sauvage."*

Pour ce faire, l'agone soulève des questions "politiques" avec d'autres regards. Comment sentir-penser depuis la terre ? Cela implique d'abord de pouvoir avoir des expériences sensibles, intimes, situées dans nos conditions de vie. Les relations qui nous lient aux autres formes de vie sont en quelque sorte le fruit de nos rencontres.

Comme le questionne Gosselin et Bartoli :

*"Que devient la forêt amazonienne lorsqu'on le perçoit du point de vue du jaguar ? Que devient la rivière lorsqu'on l'envisage du point de vue du saumon ? Les autres qu'humains peuvent devenir vecteur de changement de perspective qui décrirait sous un tout autre jour les relations qui composent le milieu de vie. En donnant voix aux saumons, aux jaguars, aux pumas, aux arbres de la forêt, aux rivières, on pourrait transformer la manière de lire le paysage et les pratiques qui s'y inscrivent."*

L'agone permet l'émergence d'une nouvelle forme de spatialité politique : habiter entre terrestres. Elle permet de créer, une scène, un espace où les conflits et les confrontations sont possibles et obéissent à des règles, un cadre. Et ces conflits ne flottent pas, ne sont pas idéologiques, ils sont situés dans des lieux de vie où s'entremêlent de multiples relations interspécifiques. Cette scène est une espace de transformation collective visant à dépasser les rapports de force en introduisant un écart ou une altérité capable de rendre possible un décentrement vers les relations. Et

on arrive alors, à ne plus chercher comment couper le gâteau, mais plutôt à prendre soin de la recette<sup>74</sup>. On ne fait plus politique entre humains mais entre terrestres en prenant soin des conditions d'habitabilité de la terre et de ses lieux de vie singuliers.

#### 9.3.4. Vers une personnification d'un fleuve

Comment redonner une voix aux autres qu'humain.e.s ? Une autre manière de l'expérimenter aujourd'hui est par exemple de donner une personnalité juridique à un fleuve. Même si cette manière de faire permet d'intégrer des autres qu'humain.e.s dans des institutions influencées par la modernité et qui sont construites de manière plutôt anthropocentrée, c'est une piste pour commencer à donner une voix aux autres qu'humains.

---

*"Si vous vous étonnez qu'on fasse parler "Forêt" alors il faut vous étonner aussi qu'un président parle comme représentant de "France". Personne morale pour personne morale, chacune a beaucoup à dire et ne s'exprime que par une vertigineuse série d'indispensables truchements. S'il a fallu bien des décennies pour accepter que la définition de la démocratie comme volonté du peuple souverain corresponde, même vaguement, à une réalité, c'est par une fiction qu'il fallait commencer. "Quoi ? Le peuple souverain, mais où avez-vous la tête ?" "Quoi, une délégation de la Forêt ? Mais vous n'y pensez pas !" Les étudiants y ont pensé, et cela ne semble pas leur avoir posé de problème."*

**Bruno Latour**

---

Comme l'illustre la revue Cairn dans le passage suivant : *"La surprise est venue de là où on ne l'attendait pas. Certes tardive, quand on connaît à la fois les étroites relations qu'entretiennent les Indiens avec la Nature et ses éléments et la propension d'une justice indienne, audacieuse en la matière, à conférer la personnalité juridique à diverses entités, mais (agréable) surprise que ce jugement du 20 mars 2017 de la High Court à Nainital, la capitale de l'État fédéré d'Uttarakhand dans le nord himalayen de l'Inde qui reconnaît le Gange et son principal affluent, la Yamuna, comme personnes juridiques dotées de droits propres. Ce jugement est intervenu le jour même où le Royal Assent était donné au projet de loi Te Awa Tupua (Whanganui River Claims Settlement) Bill, définitivement adopté le 14 mars 2017 par le Parlement de la Nouvelle-Zélande et qui reconnaît le fleuve Whanganui comme entité juridique. Le vote du Parlement néo-zélandais reçut une couverture médiatique*

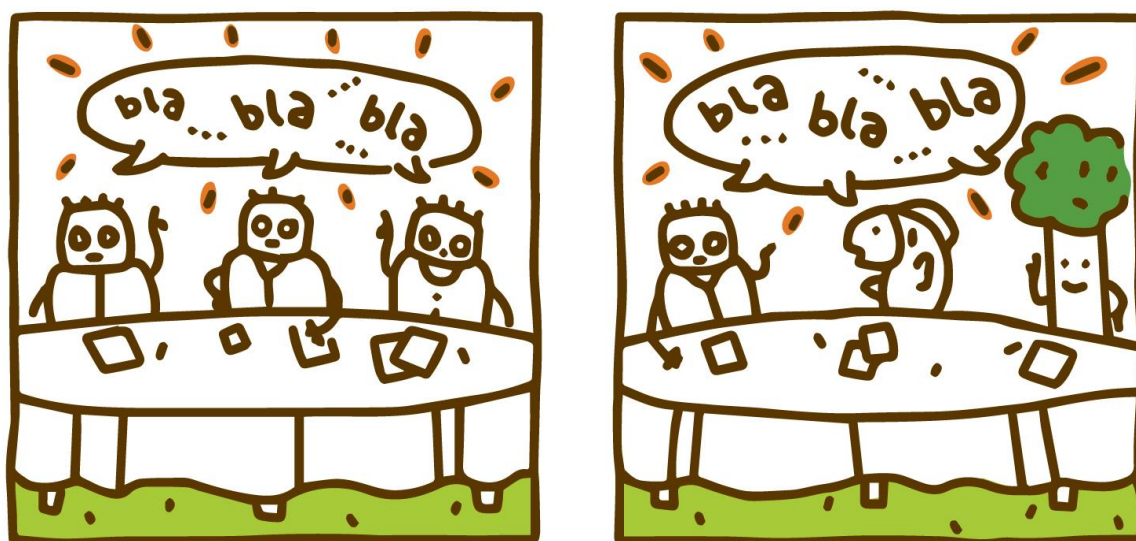
---

<sup>74</sup> Voir chapitre 9.2, la métaphore du gâteau



*internationale comme étant une première mondiale. Pourtant, l'adoption de cette loi n'avait rien de surprenant puisqu'elle est en réalité la traduction législative d'un accord historique – Ruruku Whakatupua – conclu le 5 août 2012 entre le Gouvernement de la Nouvelle-Zélande et les représentants des tribus Maories riveraines du fleuve Whanganui. Dans cet accord politique, la Couronne s'était engagée à reconnaître le fleuve Te Awa Tupua comme une entité vivante dotée de la personnalité juridique.”<sup>75</sup>*

Comme pouvait l'illustrer l'exemple donné par l'expérience théâtrale *Make it work*, il semblerait que la table des négociations et les institutions juridiques ne sont plus uniquement entre humain.e.s... Affaire à suivre !



<sup>75</sup> <https://www.cairn.info/revue-juridique-de-l-environnement-2017-3-page-409.htm>

## 10. Conclusion

Atterrir dans la zone critique, devenir terrestres, voilà donc la proposition. Ne plus habiter sur la Terre de la globalisation mais dans la terre des terrestres. Habiter dans la terre des terrestres, c'est se poser des questions, expérimenter d'autres manières d'être vivant, de faire groupe, de cohabiter. Comment réapprendre à sentir de quoi nous dépendons et où nous nous situons ? Comment apprendre à prendre soin de nos territoires d'appartenance, non plus comme une ressource, mais parce que nous faisons partie de ce tissu complexe de la vie. Entrer dans la diplomatie interspécifique afin de redéfinir nos conflits, nos luttes. Nos institutions sont à revoir, mais pas uniquement par le haut, aussi par l'émergence de nouvelles manières de cohabiter entre terrestres grâce à la multiplicité des expériences terrestres en œuvres et en devenir.

Galilée avait révolutionné la Terre en mettant en évidence que le globe n'était pas le centre de l'univers, mais qu'elle tournait autour du soleil. Les terrestres proposent de nouvelles évidences : nous sommes plus sur la même Terre que Galilée. Nous habitons, avec d'autres, une fine couche sensible fragile en continuelle évolution : Gaïa et sa zone critique. Fini la Terre Globe nous voilà vivant parmi les vivants dans une fine peau d'orange.



Nous n'avons pas souhaité rentrer dans des exemples très concrets de métamorphoses vers le terrestre car nous souhaitons insister sur les bases cosmologiques qui pourraient permettre des changements de lunettes. Et comme le disent Latour et Schultz : *"Aujourd'hui, la direction des affaires a visiblement changée, mais le nouvel équipement qui permettrait de passer à l'action n'est pas encore élaboré."* ; Les expérimentations sont à faire, et à situer dans chaque territoire. Alors, allons-nous essayer de basculer vers l'attracteur terrestre ? C'est en tout cas la proposition de ce

cheminement que nous voulons situés dans des territoires terrestres, des communautés d'appartenances.<sup>76</sup>



En guise de conclusion, nous aimerions terminer par citer Bruno Latour, encore une fois, qui a vraiment été pour nous un guide, une source d'inspiration à travers toutes ces réflexions. Nous lui sommes profondément reconnaissant pour toutes ses contributions. Merci Bruno !

---

*“C’est une des raisons pour lesquelles nous sommes un peu désorientés; parce que le mouvement de cette planète n’est plus seulement astronomique ou tectonique. Nous sommes en train de découvrir un nouveau mouvement. Qu’est-ce que ce mouvement ? Ce qui bouge, ce qui s’agite, c’est cette minuscule couche de quelques kilomètres produite par les vivants. Et ce qui est assez stupéfiant, c’est qu’il s’agit de la seule chose jamais expérimentée par les vivants. Tout le reste, tout ce qui se trouve au-dessus et en dessous de cette couche, ce sont des constructions magnifiques, mathématiques, physiques, chimiques, dont nous n’avons jamais une expérience directe. Mais notre expérience, notre vie à nous se passe dans minuscule petite terre-là. La zone critique. Nous sommes passés de la Terre à la terre.”*

**Bruno Latour**

---

<sup>76</sup><https://www.nouvelobs.com/idees/20210115.OBS38867/bruno-latour-pour-tout-reinventer-il-faut-revenir-sur-terre.html>

## 11. Remerciements

Nous remercions bien évidemment Bruno Latour pour l'inspiration qu'il nous a donnée, mais également les membres du Consortium et Chloé Latour pour le partage d'expérience. Un tout grand merci à toutes et tous les expérimentateur.rice.s terrestres, à tous ces nouveaux territoires de subsistance, d'appartenances et à tou.te.s les penseuses et penseurs de ces nouvelles représentations. Nous souhaitons aussi remercier le vivant, les autres qu'humain.e.s et tou.te.s les humain.e.s qui nous inspirent et nous permettent de redevenir terrestres un peu plus chaque jour.

Un immense merci aussi au « Collectif Terrestres » qui a initié ce travail, ainsi qu'à tou.te.s celles et ceux qui ont participé aux ateliers. Avec chacune et chacun de ceux-ci, nous avons appris, enrichi, complexifié nos dispositifs.

Un merci spécial à Morgane pour la relecture attentive du document et les propositions d'amélioration pour sa patience et sa ténacité pour rendre ce texte plus lisible et accessible.

Merci également à la fondation Mycélium pour son soutien et son financement qui ont contribué à l'aboutissement de tout ce travail.

Nous remercions aussi Giacomo et Vanessa pour la chouette collaboration que nous avons connue lors de la réalisation des illustrations.

Michaël Damman, Coordinateur au RCR<sup>2</sup>

Quentin Libouton, Bénévole au RCR<sup>2</sup>

Daniel Cauchy, Administrateur RCR<sup>2</sup>

## 12. Bibliographie

- Alexis Jenni - Parmi les arbres, essai de vie commune 2021 Actes Sud
- Amin Maalouf - *Les identités meurtrières*, 1998 Editions Grasset.
- Anna Lowenhaupt Tsing - Le champignon de la fin du monde : sur les possibilités de vie dans les ruines du capitalisme (2015) Empêcher de penser rond
- Arne Naess - Vers l'écologie profonde (trad. de l'anglais), Marseille, Wildproject, 2009,
- Arne Naess - Écologie, communauté et style de vie [« Ecology, community and lifestyle »] (trad. de l'anglais), Paris, Éditions MF, 2008
- Baptiste Morizot - Les Diplomates : cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant, Marseille, Wildproject, 2016
- Baptiste Morizot - Sur la piste animale, Arles, Actes Sud, 2018
- Baptiste Morizot - Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous, Arles, Actes Sud, 2020
- Baptiste Morizot - Raviver les braises du vivant : un front commun, Arles et Marseille, Actes Sud et Wildproject, 2020, 208 p
- Bruno Latour - [le Rappel de la Modernité](#), Ethnographique.org, n°6, 2004
- Bruno Latour - Face à Gaïa : Huit conférences sur le nouveau régime climatique, Paris, La Découverte, 2015,
- Bruno Latour - Où atterrir ? : Comment s'orienter en politique, Paris, La Découverte, coll. « Cahiers libres », 2017,
- Bruno Latour - Imaginer les gestes barrières contre le retour à la production d'avant-crise / Nous ne vivons pas sur la même planète - un conte de Noël, Paris, AOC, coll. « imprimés d'AOC », 2020
- Bruno Latour - Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres, Paris, La Découverte, 2021,
- Bruno Latour avec Nikolaj Schultz, Mémo sur la nouvelle classe écologique, La Découverte
- Bruno Latour, Frédérique Aït-Touati, TRILOGIE TERRESTRE B42-152 2022
- Donna Haraway - Vivre avec le trouble, trad. Vivien Garcia, Vaulx-en-Velin, Éditions des mondes à faire, 2020
- Didier Hurson, [L'âme des bêtes, une âme en attente](#). Editions de la Sorbonne, 2010
- Edgar Morin - Introduction à la pensée complexe, Paris, ESF, 1990, (réédition, Paris, Le Seuil, 2005).
- Edgar Morin - Penser global : L'humain et son univers, Paris, Robert Laffont, 2015.
- Emanuele Coccia - La Vie des plantes. Une métaphysique du mélange, Paris, Payot et Rivages, 2016 (traduit en 10 langues)

- Emanuele Coccia - Métamorphoses, Paris, Bibliothèque Rivages, 240 p., 2020
- Eric Julien - Kogis, le chemin des pierres qui parlent, 2022 Actes sud
- Frédérique Aït-Touati, Emanuele Coccia, Collectif - Le cri de Gaïa - Penser la Terre avec Bruno Latour 2021 - Empêcheurs de penser rond
- Gérard de Vries. Bruno Latour, une introduction. La découverte.
- Gregory Bateson - Vers une écologie de l'esprit, Seuil, Paris ; t. I : 1977 ; t. II : 1980.
- Gregory Bateson - La nature et la pensée, Seuil, Paris, 1984.
- Ivan Illich - La Perte des sens, Fayard, Paris, 2004.
- Ivan Illich - Œuvres complètes, tome 1, (Libérer l'avenir - Une société sans école - La Convivialité - Némésis médicale - Énergie et équité), Fayard, 2004.
- Ivan Illich - Œuvres complètes, tome 2, (Le Chômage créateur - Le Travail fantôme - Le Genre vernaculaire - H2O, les eaux de l'oubli - Du lisible au visible - Dans le miroir du passé), Fayard, 2005.
- Jared Diamond - Effondrement : Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie, Gallimard 2006
- Jean Philippe Pierron - Je est un nous - 2021 Actes Sud
- Marshall Sahlins - âge de pierre, âge d'abondance, Editions Gallimard, 1976
- Miguel Benasayag - Résister, c'est créer, en collaboration avec Florence Aubenas (2002), La Découverte.
- Miguel Benasayag - Éloge du conflit, avec Angélique del Rey (2007), La Découverte
- Miguel Benasayag - De l'engagement dans une époque obscure (avec Angélique Del Rey), Le Passager clandestin, 2011, 2017
- Miguel Benasayag - Fabriquer le vivant ? (avec Pierre-Henri Gouyon), La Découverte, 2012
- Miguel Benasayag - Les nouvelles figures de l'agir. Penser et s'engager depuis le vivant, avec Bastien Cany, La Découverte, avril 2021, 296 pages.
- Philippe Descola - Par-delà nature et culture, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 2005
- Philippe Descola - [La Nature domestique, symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar](#). Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2019.
- Sophie Gosselin et David gé Bartoli - La condition terrestre. Seuil 2022
- Val Plumwood - Réanimer la nature, Paris, PUF, 2020
- Val Plumwood - Dans l'œil du crocodile : l'humanité comme proie, Marseille, Wildproject, 2021
- Vinciane Despret - Habiter en oiseau, Actes Sud, coll. « Mondes sauvages », 2019

Cette étude a été réalisée par  
l'asbl Réseau de Collectifs en Recherche de Résilience (RCR<sup>2</sup>).



Cette étude est disponible gratuitement sur le site internet [www.asblrcr.be](http://www.asblrcr.be) .

Le RCR<sup>2</sup>, Réseau de Collectifs en Recherche de Résilience est une association promouvant la restauration des conditions d'habitabilité de la planète par l'invention, l'expérimentation et la diffusion de modes de vie écologiquement résilients, inclusifs et solidaires.

Les outils, analyses et études du RCR<sup>2</sup> sont des moyens de délibérer et d'élaborer sur ces enjeux en portant des regards critiques aussi bien sur nos modes de vie actuels que sur ce qui se présente comme ses alternatives. Leur visée est d'approfondir la compréhension de ces enjeux pour stimuler l'élaboration des réponses inclusives, collectives, écologiques, solidaires, lucides et inspirantes.

Ces documents sont le résultat d'entretiens, d'échanges entre collectifs ou groupes de citoyen.ne.s s'étant prêtés à nos outils d'animation ainsi que des recherches menées en groupe de travail composé.e.s de volontaires et de différents partenaires associatifs.

Toute diffusion et reproduction est autorisée et encouragée sous réserve de citer la source. N'hésitez pas à nous partager vos propres contributions ainsi que d'éventuelles questions, commentaires ou propositions. A votre disposition pour aborder, au sein de votre collectif, les thématiques traitées.

Pour nous contacter : [info@asblrcr.be](mailto:info@asblrcr.be)

Avec le soutien de  
la



**Wallonie**